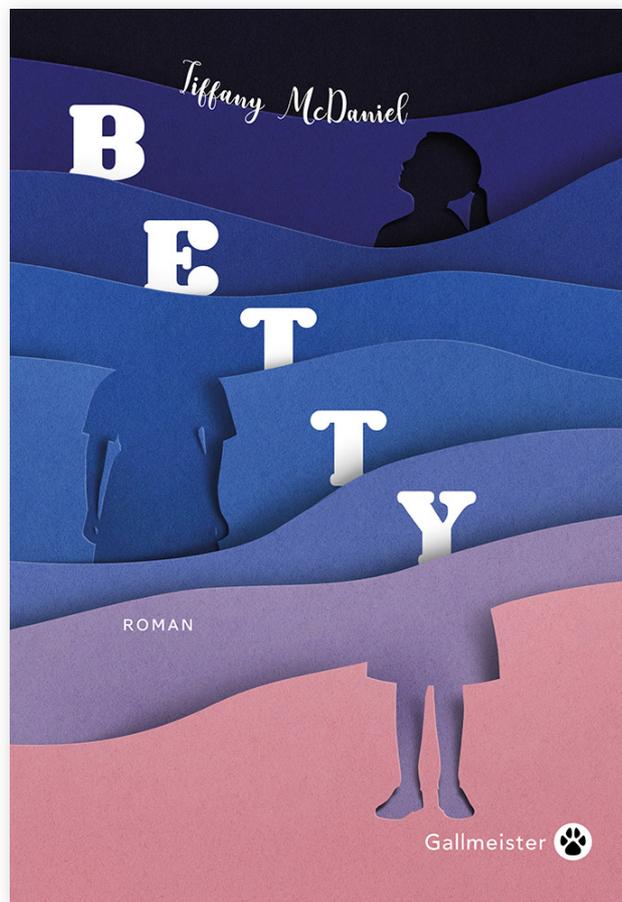


Betty
Tiffany McDaniel



DOSSIER DE PRESSE

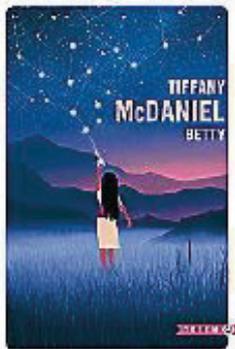
CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

Midi Libre

Mai 2024

Il n'y a pas de fatalité, Betty ÉTATS-UNIS



Une pure merveille, tragique et dure mais traversée de moments d'infinie tendresse, qui fouille mille sujets de l'intime et de société sans que le talent étourdissant de Tiffany McDaniel en néglige aucun.

« *Ce n'est pas facile d'être une femme* », dit la vieille Slipperwort. Pas facile d'être pauvre, différent, d'être une minorité dans le Sud

de l'après-guerre, apprend Betty, petite métisse cherokee, qu'on suit et qui nous narre un père magnifique exaltant une autre réalité, la tristesse maternelle, la beauté et le gouffre au cœur des uns et des autres. Admirablement écrit, beau, subtile, d'une grande intensité. **Ollivier Le Ny**

■ **"Betty", Gallmeister Totem, 704 pages, 13 €.**

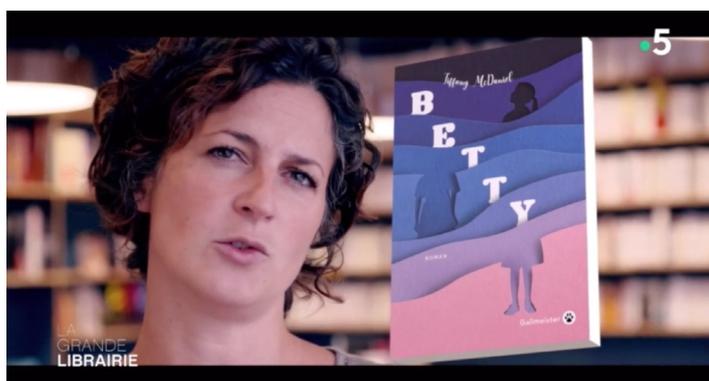


Mon héroïne préférée, aujourd'hui, forcément, septembre, 2020, c'est Betty. Betty, elle vit dans la misère la plus totale, mais elle sauvée. Par les mots, la littérature, par son père, qui va enchanter le quotidien, à chaque instant. Ce livre, je vais pouvoir le donner à tout le monde, sans exception. Tout le monde va aimer Betty.

Noémie Vérot - Librairie Rive Gauche

Je vous confirme, tout le monde va aimer Betty, c'est extraordinaire. C'est sur le sujet qui nous réunit aujourd'hui, c'est-à-dire ce qu'il se passe dans les familles : le silence, la honte, la culpabilité. Croyez-moi, c'est le grand roman américain de l'année 2020. Vous pouvez l'acheter en plusieurs exemplaires, car quand vous l'aurez terminé, vous l'offrirez.

François Busnel





Quand nous sommes témoins de quelque-chose de terrible, que nous arrive t'il si nous ne faisons rien, si nous ne disons rien ? C'est la question que pose la romancière Tiffany McDaniel dans un livre exceptionnel, *Betty*.

"Devenir femme, c'est affronter le couteau." Voilà ce qu'écrit Tiffany McDaniel dès les premières lignes de ce livre sublime, *Betty*. C'est apprendre à supporter le tranchant de la lame et les blessures. Apprendre à saigner. Betty, c'est La Petite Indienne, parce qu'elle a la peau brune, comme son père, descendant des grands guerriers parqués par leurs vainqueurs dans des camps et qui survit en racontant à ses enfants les légendes de son peuple. Betty grandit dans une famille de huit enfants dont beaucoup trouveront la mort dans leur jeunesse. Mais à lire leur histoire, on se demande si ce sort n'est pas plus doux que celui que la vie leur a réservé. Il faut dire que l'arbre généalogique de cette famille a des racines pourries et des branches brisées peut-être parce que dans ce coin de campagne de l'Amérique profonde ce sont les mères qui poussent leurs filles dans le lit de leurs pères. "Ça arrive dans toutes les familles" vous diront-elles. "Comment survit-on lorsque les personnes qui sont censées nous protéger le plus sont justement les monstres qui nous déchirent et nous mettent en pièces ?" nous demande Tiffany McDaniel.

Les secrets, les tabous, les fêlures, ou le déni finissent par faire qu'avec le temps les membres d'une famille unie et aimante deviennent des étrangers les uns pour les autres. Alors, pour s'en sortir, la petite Betty écrit des histoires de soleil et de boue qu'elle enterre dans des bocaux, au fond du jardin. Sa fille, Tiffany McDaniel, a déterré ces histoires et raconte le lien terrible qui unit le sauvage et le civilisé dans ce livre coup de poing réquisitoire implacable contre les démons qui continuent de hanter l'Amérique.

François Busnel - La P'tite Librairie



Critiques Littérature

Avec « Betty », Tiffany McDaniel s'inspire de la vie de sa mère, une métisse cherokee, pour livrer un roman enchanteur et tragique

D'une lignée de puissantes Amérindiennes de l'Ohio

MACHA SÉRY

Le beau roman de l'Américaine Tiffany McDaniel porte le prénom de sa mère, dont elle narre l'histoire à la première personne. Soit le passage de l'enfance à l'âge adulte d'une métisse cherokee dans un bled de l'Ohio au mitan du XX^e siècle. Betty s'apparente à un personnage-gigogne, comme on dit des poupées russes. Elle conserve la mémoire d'autres figures au sein d'une famille d'abord nombreuse – huit enfants –, rabotée par les deuils. Pour autant, le livre n'a rien de documentaire dans l'écriture. *Breathed* est une bourgade imaginaire. Aux membres de sa lignée, l'écrivaine a ajouté des personnages fictifs – un habitant porte un parapluie partout où il va, une femme prétendant être défigurée se cache sous un masque – et, au corpus des mythes amérindiens, des légendes de son cru.

Avant toute chose, *Betty* célèbre le pouvoir de l'imagination. « *Non seulement papa avait besoin que l'on croit à ses histoires, mais nous avons tout autant besoin d'y croire aussi... Nous nous raccrochions comme des forcenées à l'espoir que la vie ne se limitait pas à la simple réalité autour de nous. Alors seulement pouvions-nous prétendre à une destinée autre que celle à laquelle nous nous sentions condamnées.* » Condamnées, les filles le sont. Par leur sexe, qui limite a priori leurs options de vie et les met à la merci de la violence des hommes. Par la classe sociale dont elles sont issues, le prolétariat des petits boulots et des fins de mois

difficile. Par leur sang – Betty, avec son teint mat et ses cheveux noirs d'Amérindienne, est stigmatisée à l'école.

En préambule, Tiffany McDaniel précise que son roman « *s'inspire en particulier de la force de caractère de [sa] mère et des femmes qui [l']ont précédée. Elles se sont dressées face à l'adversité pour affirmer leur propre pouvoir.* ». Betty et ses sœurs aînées, Fraya et Flossie, ont aussi puisé leur pouvoir dans leur complicité, nourrie de rituels et de petits mots glissés dans des bocaux.

Betty a été écrit en 2003. Il aura fallu quinze ans à l'Américaine pour se faire éditer en son propre pays. Les agents littéraires faisaient la moue. « *Trop féminin* », disaient-ils. L'un d'eux a même reproché à l'autrice, qui évoque les traumatismes liés au viol, de « *diaboliser* » le sexe. Ne pouvait-elle pas conférer aux personnages féminins des rapports sexuels plus « *agréables* » ? La parution en 2016 de *L'Été où tout a fondu* – traduit en 2019 en français aux éditions Joëlle Losfeld – et probablement le mouvement #metoo ont permis à ce livre puissant de trouver un débouché éditorial.

« *Trop féminin* » ? *Betty* aurait pu s'appeler « Landon ». Car ladite narratrice a vu le jour « *en 1954 dans une baignoire vide à pieds de griffon* », alors que le roman débute en 1909 quand naît son père, Landon Carpenter. Il s'achève à la mort de celui-ci, en 1973, alors que l'héroïne vient de fêter

ses 19 ans et part en auto-stop découvrir le reste du monde. Fait pour être un père et un mari, cet homme de peu a illuminé l'enfance de sa fille. « *Chère Betty, ton père est ton père, il est la première femme, il est le soleil, il est la lumière, il est tout ce qui est bon* », résume la jeune narratrice dans une lettre qu'elle s'écrit à elle-même.

Descendant des Cherokees, dont la société est matrilineaire et matriarcale, il rend sa fille fière de ses origines, consciente de la puissance de sa lignée. Landon est un fabuliste qui fait écran à la laideur du monde. Les seuls chiffres qu'il connaît par cœur sont le nombre d'étoiles épinglées dans le ciel le soir de la naissance de ses huit enfants. Ecologiste, attaché à préserver le vivant, faune et flore – il adopte une jument aveugle à laquelle Betty décrit le paysage –, c'est un botaniste qui transmet à sa progéniture d'ancestrales techniques de jardinage, un guérisseur par les plantes, un ébéniste hors pair qui, à la mort d'un de ses fils, sculpte le cercueil de celui-ci, sur lequel il grave le contour de la main de ses frères et sœurs.

Des émotions à ravalier sa glotte. Des sourires jusqu'aux oreilles. *Betty* est un roman ombre et lumière, enchanteur et tragique, dont la lecture laisse un vif sentiment d'admiration. ■

Betty et ses sœurs aînées,
Fraya et Flossie, ont puisé
leur pouvoir dans leur
complicité, nourrie de
rituels et de petits mots
glissés dans des bouches

BETTY,
de Tiffany
McDaniel,
traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par
François Happe,
Gallmeister.
720 p., 26,40 €,
numérique 18 €.



20 septembre 2020

POURQUOI ÇA MARCHÉ

«Betty», chère Cherokee Une sang-mêlée dans l'Ohio par Tiffany McDaniel

Par **VIRGINIE BLOCH-LAINÉ**

Fille d'une «femme aussi saisissante qu'un rêve», Betty est un tout, à la fois l'héroïne, la narratrice et le titre de ce livre de 700 pages qui vient de remporter le prix du roman Fnac. La généalogie ne s'arrête pas là : l'autrice, Tiffany McDaniel, 35 ans, est la fille de la vraie Betty, dont la mère était blanche et le père cherokee. C'est une fresque familiale qui se déroule dans l'Ohio des années 60-70. Les personnages y habitent une maison que l'on prétend maudite. Le paysage est magnifique, le racisme vif, et les peaux, sombres. Le sang illumine le texte, l'affection paternelle et les phrases que l'on a envie de retenir aussi.

1 Est-ce un roman d'amour ?

Pas tout à fait car les agressions et les secrets de famille morbides abondent. Mais *Betty* est malgré tout le tableau d'un couple qui s'aime, celui des parents de l'héroïne. Le mari dit à son épouse qu'elle est sa «mesure» : «Pourquoi c'est moi ta mesure? – Parce que tu es importante [...] tu es mon centimètre, mon décimètre

et mon mètre. La distance entre tes deux mains est la distance qui mesure tout ce qu'il y a entre le soleil et la lune. De telles choses ne peuvent être mesurées que par une femme.» L'épouse adulée est particulière : «Maman prend la place d'un million de personnes à elle toute seule.» Nomade, le couple traverse les États-Unis avec ses enfants, et l'autrice le mentionne avec humour : «Ils sont allés de ville en ville. Maman ne semblait tomber enceinte dans un État que pour avoir l'enfant dans un autre.» Le père est léger comme une plume, en communion avec la terre, les plantes, les arbres, et le garant des traditions des Cherokees. C'est un passeur de rituels qui n'en impose aucun. Mais à force de regarder la nature, cet homme ne voit pas le drame qui touche son entourage. Betty le met à jour : «La douleur était mon sujet, l'amour ne l'était pas moins.»

2 Est-ce un roman féministe ?

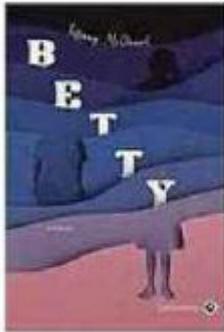
Oui, et du début jusqu'à la fin, y compris lorsque Betty écrit : «Mon père était fait pour être père. Et malgré les problèmes qu'il a pu y avoir entre ma mère et lui, il était également fait pour

être un mari.» Pour les Cherokees, «la terre est personnifiée au féminin». Si bien que ce sont les femmes qui cultivent la terre, parce qu'elles portent en elles le sang de la première femme de l'humanité. Betty est féministe sous d'autres angles, moins directs. Née dans les années 50, la narratrice est convoquée par le directeur de son école parce qu'elle porte un pantalon. Or ce vêtement attire le regard des hommes vers l'entrejambe : «Savais-tu que dans les endroits où les femmes portent des pantalons, la criminalité est plus importante?» dit le directeur à l'élève. Le roman, enfin, est traversé d'actes violents et sanglants que Betty révèle.

3 Est-ce un récit mythologique ?

Sans l'être à proprement parler, des croyances et des traditions irriguent le livre. C'est un mal archaïque et profond que découvre Betty qui place en exergue de chaque chapitre un extrait de la Bible. Le style adopté par Tiffany McDaniel a la beauté et la simplicité d'un texte sacré. La maison familiale semble venir de la nuit des temps : «Elle paraissait appartenir à la terre

davantage qu'aux humains.»
Parce qu'il ne se paie pas de mots et qu'il touche au vrai, *Betty* fait songer aux romans de Faulkner. D'ailleurs, il est question d'un épi de maïs. ◀



TIFFANY MCDANIEL

BETTY Traduit de l'américain
par François Happe.
Gallmeister. 720 pp., 26,40 €,
(ebook : 17,99 €).



La vraie Betty, mère de l'autrice, sur une photo de classe. COLLECTION TIFFANY MCDANIEL.



27 août 2020



"Voici LE grand roman américain de cette année 2020. Il s'intitule *Betty* et est signé par une jeune femme d'une trentaine d'années qui s'appelle Tiffany McDaniel. C'est magistral. Un livre coup de poing qui va vous renseigner mieux que n'importe quel documentaire sur bien des réalités de la société rurale américaine.

L'arbre généalogique de cette famille a des racines pourries et des branches brisées peut-être parce que dans ce coin de l'Amérique profonde qu'on nous fait découvrir ce sont les mères qui poussent leurs filles dans le lit de leurs pères. Et elles finissent toutes par le justifier en disant ceci « cela arrive dans toutes les familles ». Comment survit-on lorsque les personnes qui sont censées nous protéger le plus sont justement les monstres qui nous déchirent et nous mettent en pièces ? Voilà ce que demande Tiffany McDaniel dans ce magnifique roman qui retrace en réalité la vie de sa mère. Derrière ce récit qui met en scène la façon dont les secrets et les tabous mais aussi les fêlures et le déni finissent toujours par faire que les membres d'une famille aimante deviennent des étrangers les uns pour les autres. Il y a un regard percutant sur la société américaine. C'est en effet un livre sur les mystères de l'enfance, la perte de l'innocence, c'est aussi un roman initiatique qui célèbre le pouvoir des mots mais on peut aussi y voir un réquisitoire implacable contre les démons qui hantent l'Amérique et aussi une célébration des invisibles qui peuplent la société américaine, ceux qu'on appelle les *bouche-trous*.

Nous sommes aux confins de l'Ohio, du Kentucky et de la Virginie occidentale, où les caméras de télé et les micros des radios ne pénètrent jamais car c'est loin de tout. Comment vit-on là-bas ? Comment vote-t-on ? Ce roman permet de le comprendre. Car finalement peu de choses ont changé dans ces petites bourgades oubliées des États-Unis, depuis l'époque où Betty était enfant, c'est à dire les années 1960-70-80. La mère de Betty est donc blanche, elle vient d'un milieu pauvre, son père est indien cherokee descendant des grands guerriers parqués par leurs vainqueurs dans des camps et il survit, ce père, en racontant les légendes de son peuple. Et c'est sa façon à lui d'aider les gamins à encaisser les coups portés, au sens propre comme au figuré, par le racisme terrible que subissent les métis indiens. Saviez-vous que la société cherokee était matriarcale ? Ce sont les femmes qui sont à la tête de la famille, qui jouent un rôle prédominant. Et voilà ce dont Betty devra tenter de se rappeler dans un monde où la culture est devenue d'autant plus difficile que se met en place le rouleau compresseur de la standardisation américaine blanche, chrétienne, et pas franchement démocrate. Je ne vous révèle rien de la fin de ce livre mais le suspense est à couper le souffle. Il y a des personnages secondaires fascinants : la femme sans-visage ou encore la prostituée des sables mouvants.

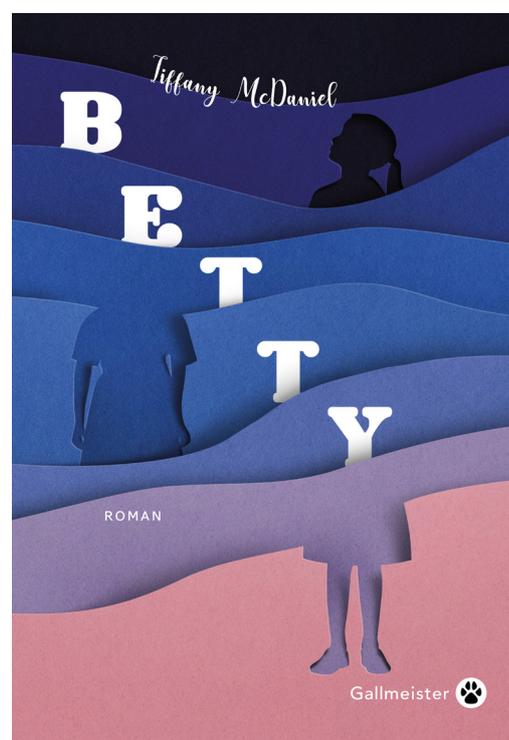
C'est un très grand livre sur la place des femmes dans la société américaine. Un très grand livre sur l'environnement et la nature, un hymne à la terre qui nous parle et que nous devons apprendre à écouter si nous voulons vivre libres. Et Tiffany McDaniel pose en substance cette question : comment faire pour que les folies d'autrefois ne se reproduisent pas aujourd'hui ? Ça concerne le petit monde d'une famille métisse ravagée par le viol, le suicide, le silence, la culpabilité, mais ça concerne aussi le monde actuel : une société observée par cette petite Indienne qui comprend mieux que personne le lien terrible entre le sauvage et le civilisé. Ce livre est remarquablement traduit par François Happe, c'est un éblouissement, et je prends les paris, c'est un futur classique de la littérature américaine."



21 août 2020

"Betty est un fort beau roman traduit par François Happe. Tiffany McDaniel raconte l'enfance de Betty, et sa relation avec son père, Landon. Si vous avez aimé *My Absolute Darling*, vous verrez que ce père-là est absolument l'antithèse de celui de *My Absolute Darling*. Un père aimant, attentif, curieux comme on aimerait tous en avoir. Et ce père lui raconte des histoires, les histoires cherokees, des histoires auxquelles on s'accroche pour ne pas chavirer. Mais ces histoires sont aussi des secrets. Des secrets qui sont tus, des secrets que Betty enfouit dans la terre. Et ces secrets sont avant tout des secrets de violences commises envers les femmes de sa famille. C'est un roman qu'il faut absolument lire. C'est un très grand roman."

Julien Bisson - La Grande Table - France Culture



franceinfo:

16 septembre 2020

Marque page du 16 septembre 2020 : échos des livres glanés par Anne-Marie Revol

Découvrez en trois minutes, trois idées de livres à dévorer... tout en souriant !



Marque Page, la chronique d'échos littéraires d'Anne-Marie Revol (FRANCE TELEVISIONS)

Un nouveau numéro de Marque Page : l'auteur qui se révèle à travers ces quatre clichés perso est un homme discret au nom de famille célèbre. La libraire recommande *Betty*, le deuxième ouvrage de l'américaine Tiffany McDaniel qui vient de remporter le prix du roman Fnac. Et les instagrammeurs ont repéré le premier roman de Fatima Daas, *La petite dernière*, un livre engagé, courageux et nécessaire.

La libraire nous embarque dans l'Ohio...

Delphine de Loisy, libraire à Dijon que vous pouvez rencontrer chez Grangier, a littéralement été bouleversée par *Betty* de Tiffany McDaniel, paru le 18 août chez Gallmeister. Ce roman d'amour est un hommage adressé par sa fille à celle qui lui a donné le jour. Une histoire que cette jeune Américaine de 35 ans, a commencé à écrire il y a... vingt ans, en s'inspirant de terribles souvenirs de famille que sa mère lui a révélés. Le lyrisme de cette écrivaine est étourdissant. Son univers imprégné de réalisme magique. *Betty* est un roman déchirant, une ode à la nature, à l'enfance et à l'amour. Une lecture dont vous ne ressortirez pas indemne. Cet ouvrage vient d'obtenir de le prix du roman Fnac .

RTL

11 octobre 2020

Quel livre ! Une toile de fond avec l'histoire du métissage, le racisme, les violences faites aux femmes dans l'Amérique des années 1960-1970. Et puis au-devant de la scène, un portrait magnifique ; la perte de l'innocence d'une jeune fille, Betty, qui en grandissant va découvrir la malédiction qui frappe sa famille. Et tout est contrebalancé par une fantaisie remarquable puisque Betty, la narratrice s'inspire de son père, indien cherokee. On trouve dans cette famille une grande humanité.

C'est un texte qui porte en écho *Tom Sawyer*, *L'Oiseau moqueur*, *Les Raisins de la colère*, donc un texte qui est appelé à devenir un grand classique de la littérature américaine contemporaine.

Bruno Bachelier - Librairie Reservoir Books à
Besançon



10 septembre 2020



PRIX DU ROMAN FNAC

CONSÉCRATION POUR
 TIFFANY MCDANIEL,
 L'AUTEUR DE « BETTY »



Une jeune fille qui ose dire non



TIFFANY MCDANIEL

Le puissant roman d'une jeune Américaine a remporté à la quasi-unanimité le prix du roman Fnac qui ouvre la saison.

ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@lefigaro.fr

Tiffany McDaniel, 35 ans, raconte l'histoire de sa lignée maternelle, avec un lyrisme foisonnant en recréant un univers imprégné de réalisme magique.

C'EST un roman d'amour et un hommage adressé par une fille à celle qui lui a donné le jour. Une histoire que Tiffany McDaniel a commencé à écrire il y a près de vingt ans en s'inspirant des terribles secrets de famille que sa mère lui avait révélés.

«Ma mère, Betty, est née le 12 février 1954, fille d'une femme aussi saisissante qu'un rêve et d'un père cherokee qui fabriquait son alcool de contrebande et créait ses propres mythes», écrit l'auteur en exergue du roman qui raconte l'histoire de sa lignée maternelle, avec un lyrisme foisonnant et en recréant un univers imprégné de réalisme magique.

Betty est la narratrice de ce récit qui court jusqu'à ses 18 ans, avec des retours dans le temps. Elle est la quatrième enfant d'une fratrie de huit, mais deux de ses frères étaient déjà morts lors de sa naissance. Elle ressemble à son père cherokee, une vraie petite Indienne à la peau foncée, au regard noir. Elle est celle à qui son père va transmettre l'héritage de son peuple, une société matrilinéaire et matriarcale, où les femmes n'avaient pas peur d'être elles-mêmes et savaient dire non quand il le fallait – non au désir des hommes notamment. Les deux grandes sœurs de Betty, personnages bouleversants, blondes comme leur mère, n'auront pas reçu cette force-là.

Betty avait 7 ans lorsque sa famille, qui boulinguait au gré des emplois que son père trouvait dans les mines, s'installa dans une vaste maison de style victorien au milieu

d'hectares de prés et de bois, dans l'Ohio. Cette demeure, abandonnée depuis des années et à moitié en ruine, sera le théâtre de leur enfance et de la perte de leur innocence. Elle leur a été donnée par un ami qui l'a achetée pour une bouchée de pain parce qu'elle passe pour être hantée – un matin, la famille qui l'occupait avait disparu corps et âme et les murs étaient criblés d'impacts de balles. Le père

de Betty n'en a cure. Enfin, il va offrir à sa femme et à ses enfants le paradis dont il rêve. «*Tout autour les collines s'élevaient telles de grandes exclamations lancées par l'homme à l'adresse des cieux.*» Là, il pourra mettre en pratique la sagesse botanique héritée de ses ancêtres guérisseurs, gagner sa vie avec son savoir-faire.

Pourtant une atmosphère lourde pèse sur les lieux. Seraient-ils réellement maudits? Mais les revenants ou les forces du mal ne sont pas toujours là où on les imagine. Il y a d'autres façons d'être hanté et certaines malédictions se transmettent par le sang.

Au début du roman, Betty vit dans le sillage bienheureux de son père qui dénoue les nœuds que l'existence fait dans l'âme de ses enfants en inventant des légendes qui donnent un sens cosmique à leurs épreuves. Par exemple lorsque Betty endure la haine de race de ses camarades de classe et de ses professeurs. Pour ce père magnifique, chaque feuille a une âme, les étoiles sont des issues de secours vers le ciel. Son église, c'est la nature. Le roman baigne dans une atmosphère religieuse un peu archaïque, parfois reconfortante, souvent inquiétante. En exergue de chaque chapitre, l'auteur a placé une citation de la Bible, une phrase sibylline qui sonne comme un oracle. Les personnages se sentent pris en tenaille entre Dieu et le diable, luttent contre un sentiment de prédestination.

Jusqu'à ses 9 ans, Betty croit en son père et en ses histoires mer-

veilleuses. Lorsque sa mère avait tenté de se suicider en s'ouvrant

les veines, Betty s'était accrochée à la recommandation de son père : «*Dites-vous que maman mettait des betteraves en bocaux et que du jus a coulé sur ses poignets.*» Sa mère, femme enfant gorgée de tristesse, qui marche en talons hauts sur le lino, pieds nus sur les cailloux, cuisine des *doughnuts* imaginaires quand la farine et l'huile viennent à manquer, comment ne pas l'aimer malgré sa folie?

Un jour, elle fait à sa fille Betty une confidence empoisonnée. Elle lui raconte avec des détails insoutenables ce qu'elle a subi pour la première fois quand elle avait son âge, 9 ans, et ensuite pendant des années, jusqu'à son mariage, qui l'a sauvée. Betty couche cette histoire sur le papier, l'enferme dans un bocal qu'elle enterre. Mais on n'enfouit pas impunément les crimes dans le silence. C'est le meilleur moyen pour qu'ils continuent de contaminer une lignée. Betty en sera témoin.

Mais forte de l'amour inconditionnel de son père pour sa femme et ses enfants, elle osera se dresser contre le destin. Elle osera dire non. Non à l'asservissement et à la fatalité, oui au combat pour être libre. Non aux rêves et aux illusions mortifères, oui à la réalité. Non à la haine, oui au pardon, afin de ne pas devenir un loup nourri de ressentiment. Non aux croyances infantilisantes, oui à la foi qui donne confiance. Elle comprend qu'il faut affronter l'enfer les yeux ouverts pour aller vers la vie et l'éternité promise par son père. Elle comprend aussi que les fables paternelles, si reconfortantes, peuvent être une forme de déni et que les mots pour être libérateurs doivent mettre le fer dans la plaie pour la désinfecter.

Ce roman n'est pas sans défaut

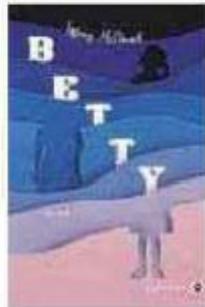
mais on les oublie, subjugué par le portrait de cette famille où l'amour est plus fort que la mort. ■

☞ **Tout autour
les collines s'élevaient
telles de grandes
exclamations
lancées par l'homme
à l'adresse des cieux** ☞

TIFFANY MCDANIEL

BETTY

De Tiffany McDaniel,
traduit de l'anglais
(États-Unis) par
François Happe,
Gallmeister.
716 p., 26,40 €.



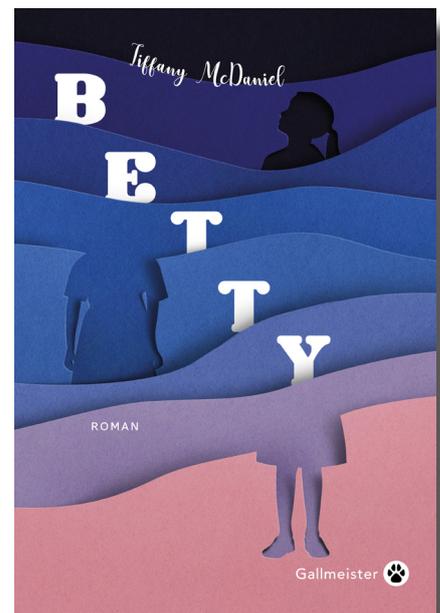


9 septembre 2020

Ce n'est pas une autobiographie, mais une fresque familiale fortement inspirée de la vie de la mère et de la grand-mère de Tiffany McDaniel. Au début, lorsqu'elle soumettait son manuscrit à des agents, on lui répondait que c'était trop, que son histoire n'était pas crédible. Tant d'abus, tant de tragédies de génération en génération, ce n'était pas possible. Elle-même avait 17 ans quand sa mère Betty lui a révélé les secrets de sa famille.

Tiffany McDaniel : Quand elle me l'a dit, le secret a vraiment ouvert une porte sur un aspect de ma famille que je ne connaissais pas. Cette découverte m'a fait le même effet que de me retrouver dans une vie différente ou dans une pièce réaménagée. C'est un secret qui vous change. Bien-sûr, ce livre parle d'une famille, mais cela a façonné ma propre identité.

Dans le roman, la jeune Betty écrit des histoires et des poèmes, encouragée par son père, un Indien cherokee qui lui transmet une vision du monde imprégné de légendes et de respect de la terre. Un homme qui lui enseigne la fierté d'être elle-même, malgré le racisme environnant. Betty est un livre sur l'intensité des liens familiaux, un livre d'abordant d'amour et de chagrin qui plaira particulièrement à ceux qui ne craignent pas la surabondance d'histoires symboliques.



Ilana Moryoussef - Le Journal de 18H - France Inter

Les Echos.fr

18 août 2020

IDEES & DEBATS

Une légende indienne

Isabelle Lesniak
 @IsabelleLesniak

Voici l'histoire, sombre et lumineuse, d'une petite Indienne qui n'a rien de commun avec cette Poca-

hontas à laquelle on la compare souvent avec méchanceté à Breathed, petite ville fictionnelle du Sud de l'Ohio où sa famille vient de s'installer. Betty Carpenter, sixième d'une lignée de 8 enfants, a la peau plus sombre que sa fratrie et l'imagination plus vive grâce aux histoires magiques avec lesquelles son père cherokee réenchante le monde, bien plus cruel que le laisse supposer la luxuriante nature environnante.

Dans les contreforts des Appalaches, dans les années 1930 comme dans les années 1960, pas facile d'avoir « *la peau pas noire comme celle des Nègres mais pas blanche non plus* ». « *Squaw* », « *sale métisse aux cheveux raides* » : Betty subit le racisme ordinaire de ses camarades de classe et tente de se couler dans le rôle que l'Amérique rurale lui concède. Pas question pour elle de se transformer en princesse le temps d'un défilé d'Halloween. Sa propre mère, aux inquiétantes tendances suicidaires, la force à jouer les sorcières pour ne pas bousculer les codes d'une société rétrograde.

Le foyer familial n'est pas davantage un havre de paix, malgré les parties de campa-

ROMAN AMÉRICAIN
Betty
 de Tiffany McDaniel
 Traduit par François Happe, Gallmeister
 720 pages, 26,40 euros

gne que lui organise son père, les sujets en bois qu'il lui sculpte et les contes d'aigles et de faucons qu'il lui raconte. Derrière les jeux et les rêves des petits Carpenter, la maison recèle

des secrets abominables que Betty va découvrir au fil des années et surmonter grâce à l'écriture. Cette douleur qu'elle ne peut partager avec personne, elle la confie à des pages qu'elle enfouit sous terre. L'exercice se révèle aussi éprouvant que libérateur.

Héros universels

L'auteure, dont la mère a inspiré son héroïne, a elle-même mis dix-sept ans à coucher par écrit ces bouleversants souvenirs familiaux. En résulte un long roman surpuissant, d'une tristesse et d'une beauté infinies, que l'auteure a voulu « *à la fois danse, chant et éclat de lune* » à la manière des légendes amérindiennes qui ont bercé son enfance. Jusqu'à son enterrement, Landon, le père de Betty, a eu le sentiment d'être un bouche-trou dont le passage sur Terre n'avait en rien marqué l'évolution du monde. Les mots tendres et poétiques de Tiffany McDaniel l'érigent, comme les autres membres de sa famille, en de magnifiques héros universels qu'on n'est pas près d'oublier. ■

Le Point

17 septembre 2020

Tiffany McDaniel : magie noire dans les Appalaches

Prix du Roman Fnac 2020, *Betty*, de Tiffany McDaniel, narre le tumultueux sentier d'une jeune Cherokee et nous éblouit.

« Je pense que les araignées chantent. La toile est leur chanson », aime répéter l'une des sœurs de Betty, l'héroïne du roman de Tiffany McDaniel, lauréate du prix du Roman Fnac 2020, un an après Bérengère Cournut. Il faut dire que dans cette famille de huit enfants (qui n'auront pas tous la chance de grandir), on préfère ne pas prendre le réel trop au pied de la lettre. Leur père, un Cherokee, a toujours une histoire en réserve pour expliquer le monde. « L'âme de mon père était d'une autre époque. D'une époque où le pays était peuplé de tribus qui écoutaient la terre et qui la respectaient, raconte Betty.

Je l'aimais pour cela, et pour bien d'autres choses – entre autres, le fait qu'il ne se souvenait jamais que les violettes qu'il plantait étaient violettes. » De ce père, la tribu apprend le goût de l'émerveillement et des rituels magiques. Leur mère, qui elle est blanche, a de son côté un peu trop tendance à se ré-

fugier dans son monde intérieur, pas toujours souriant. Car Betty devra apprendre la noirceur du monde, et ce n'est pas peu dire. Dans ce bel Ohio où ils grandissent, au pied des Appalaches, le racisme a la vie dure. Il est loin d'être la seule calamité qui s'abat sur le clan – et sur les femmes en particulier. Agressions, viols, morts violentes de toutes sortes d'êtres, humains ou non, pas grand-chose ne sera épargné au lecteur – comme dans tout récit mythologique qui se respecte.

Secrets de famille. Mais si la fresque de Tiffany McDaniel emporte et éblouit, c'est bien pour son art de métamorphoser le tragique en un récit qu'on dévore avec un authentique bonheur. Poignant, certes, mais aussi animé d'une étonnante douceur.

Car ses personnages flamboient d'une humanité inoubliable, et chaque scène se voit rehaussée d'un regard puissamment poétique. Elle-même petite-fille « d'une femme aussi saisissante qu'un rêve et d'un [...] Cherokee qui fabriquait son propre alcool de contrebande et créait ses propres mythes », Tiffany McDaniel avait 18 ans quand elle a entrepris d'écrire ce livre, poussée par la découverte de certains secrets de famille et l'envie d'explorer l'histoire de sa mère, Betty, née dans les années 1950. Il lui a fallu près de vingt ans et pas mal de refus pour aboutir à ce texte qui vient d'être publié simultanément aux États-Unis et en Europe. Heureuse persévérance... ■ SOPHIE PUJAS



Fresque. Tiffany McDaniel a mis vingt ans à écrire cette fiction.

« Je me souviens de l'amour incandescent et de la dévotion autant que de la violence. »

Betty, de Tiffany McDaniel, traduit de l'américain par François Happe (Gallmeister, 720 p., 26,40 €)

L'EXPRESS

16 septembre 2020

LIBRAIRIE DE L'EXPRESS

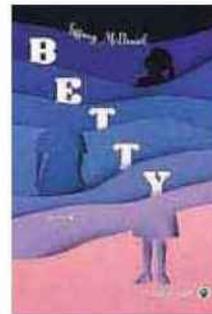
BETTY

PAR TIFFANY MCDANIEL, TRAD. DE L'ANGLAIS
(ÉTATS UNIS) PAR FRANÇOIS HAPPE.
GALLMEISTER. 720 P., 26,40 €.

BETTY. SOUVENEZ-VOUS DE CE PRÉNOM. Une petite fille née dans une baignoire, père indien, mère blanche, sixième de huit enfants. Derrière elle, c'est une épopée familiale qui se déploie à l'ombre des Appalaches. Une famille où la mère s'entoure la tête de cellophane et se taillade les poignets, où les enfants meurent, souvent par accident, où les filles apprennent à devenir des femmes dans la douleur, l'inceste et le viol. Mais l'univers n'est pas si noir, leur père use de son imaginaire pour faire du quotidien un monde fantastique et poétique. N'a-t-il pas un cœur de verre dans lequel un oiseau bat des ailes et produit ce bruit : toc-toc, toc-toc ? Avec Betty, sa « petite Indienne », il entretient une relation particulière. Comme lui, elle est la seule de la famille à avoir la peau brune et les cheveux lisses de leurs ancêtres cherokees, comme lui, elle est victime du racisme. Même sa mère lui dit, un jour de Halloween : « T'as déjà vu une princesse qui te ressemblait ? »

Betty est, surtout, le réceptacle des secrets de la famille. Pour ne pas en porter le lourd poids, elle écrit ces histoires, les met dans des bocaux et les enterre. Le début d'une vocation. Pour son premier roman publié en France, Tiffany McDaniel livre un récit d'une infinie violence, inspiré de la vie de sa propre mère. Mais son écriture accorde une large place à la poésie des paysages de l'Ohio et aux légendes indiennes, laissant une sensation de douceur à rebours de nombreux textes récents sur l'Amérique profonde. D'ailleurs, lorsqu'on abandonne Betty à 19 ans, en 1973, elle est devenue une femme forte et une... romancière. Et sa créatrice lauréate du prix du roman Fnac.

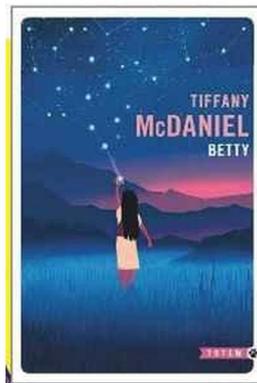
AGNÈS LAURENT



COSMOPOLITAN

MARS 2022

6 valeurs sûres pour **se régaler sans se ruiner.** PAR MARINETTE LEVY



MEURTRI
BETTY DE TIFFANY
McDANIEL

Sixième d'une famille de huit enfants, Betty vit en autarcie dans une ferme de l'Ohio, entre sa mère blanche et son père cherokee. Merveilleux conteur et herboriste intuitif, il n'a pas son pareil pour montrer à sa fille les trésors de la nature. Et à force d'observer le monde, Betty se met à l'écrire : le racisme qu'elle subit, son père qui vieillit, sa mère qui souffre, son frère qui rôde, sa sœur qui se tait... Une violence et une poésie rares se mêlent dans ce roman poignant. (Totem Gallmeister, 704 p., 12,80€)

L'OBS

1^{er} octobre 2020



ÉTRANGER

Petite Indienne, petite guerrière

BETTY, PAR TIFFANY MCDANIEL,
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOIS
HAPPE, GALLMEISTER, 720 P., 26,40 EUROS.

★★★★ « Betty » est un roman d'apprentissage inspiré de la vie de la mère de l'auteur. Cruel, l'apprentissage. Les premières pages ne laissent pas présager autrement : « *Devenir femme, c'est affronter le couteau. C'est apprendre à surmonter le tranchant de la lame et les blessures. Apprendre à saigner. Et malgré les cicatrices, faire en sorte de rester belle et d'avoir les genoux assez solides pour passer la serpillière dans la cuisine tous les samedis.* » Betty naît en 1954 dans une « *baignoire vide à pieds de griffon* », sixième d'une famille de huit enfants, qui s'établit dans les contreforts des Appalaches, dans le sud-est de l'Ohio. Alka Lark, la mère, blanche, « *si belle que les miroirs se lamentaient en son absence* », ne s'exprime qu'en raccourcis abrupts (« *Dieu nous hait [...], nous, les femmes* »). Landon Carpenter, le père, Cherokee, fabrique son alcool, ses tisanes guérissantes et ses mythes. Il surnomme Betty « *Petite Indienne* », lui dit qu'elle est « *aussi libre qu'une plante* », lui transmet sa « *sagesse botanique* » et sa propension à raconter des histoires. L'amour paternel ne la prépare pas à la dureté du monde. Betty doit encaisser les « *navuds* » à « *l'âme* » que lui causent le harcèlement raciste à l'école, les secrets de famille, si terribles qu'elle les enterre dans des bocaux et, plus largement, l'éradication du mode de vie des Cherokees, « *fiers de leur société matriarcale et matrilinéaire* ». « Betty », ce serait la sagesse d'un personnage de Richard Wagamese chaviré par la mélancolie de ceux de « *Virgin Suicides* ». Une saga familiale d'une tristesse infinie, à l'étoffe d'un classique, « *les Quatre Filles du docteur March* » chez les Amérindiens. Lyrique, l'écriture peut aussi se faire rase comme un soleil, révélant la laideur de la vérité, la splendeur du mensonge. En résulte le portrait envoûtant d'une éternelle « *petite guerrière* », ange gardien des siens, qui survit par les mots et façonne un hommage aux pères qui expliquent à leurs filles qu'elles sont « *puissantes* ».

AMANDINE SCHMITT



11 septembre 2020

CULTURE **Rentrée littéraire****Ce qu'il faut de noir**

“Marianne” a lu pour vous deux romans importants de cette rentrée où la plume perce la page, pareille à une lame ou à la nuit. **PAR ALAIN LÉAUTHIER**

Betty ou l'ardeur

Ça ne date pas d'aujourd'hui: les histoires domestiques nourrissent la littérature et font, quelquefois, les très grands livres. Biographie fictive de sa mère et plus largement de sa famille au sang mêlé, indienne et blanche, celui de Tiffany McDaniel est un des événements de la rentrée.

Dans *Betty*, livre où les figures de style et les bonheurs d'écriture tourbillonnent de page en page comme une nuée d'oiseaux jamais fatigués, une courte phrase saute aux yeux: « *Devenir femme, c'est affronter le couteau.* » Elle ouvre le premier chapitre et sera reprise bien plus tard, dans un ultime dialogue entre une mère et sa fille. C'est un avertissement, un programme et un testament: sous la plume, la lame. Pour faire le mal, s'en protéger ou s'en délivrer. Pour tailler un morceau d'écorce d'orme glissant quand une femme doit « *perdre un enfant* ». Ou encore pour, un beau jour, tailler la route parce qu'il faut bien vivre, malgré tout, et aussi terminer une histoire. *Betty*, c'est Betty Carpenter, l'héroïne fictive inspirée par la mère de l'auteure, Tiffany McDaniel, 32 ans, dont ce second roman, écrit à 18 ans mais refusé alors par les éditeurs, a puisé dans toutes les eaux mélangées de sa famille réelle, moitié amérindienne, moitié blanche, ramenant à la surface des rivières limpides comme des torrents de boue. Quand il débute, à l'orée des années 1960, Betty, née en 1954 dans une baignoire, a 7 ans et n'est pas « *plus haute que le fusil de son*

père », Landon Carpenter. Lequel la surnomme « *Petite Indienne* ». Il est cherokee, héritier d'un clan de guérisseurs possédant le savoir des plantes, homme à tout faire pauvre mais aux multiples talents, sorcier sans sorcellerie autre qu'une inépuisable ardeur à déposer du merveilleux sur des objets et des tâches qui en semblent totalement dépourvus.

Malédiction

À Betty et sa fratrie, deux sœurs aînées, deux petits frères et un premier-né, il donne l'illusion de la grâce dans une existence qui leur en offre si peu. « *Pour ce qui est de son imagination, j'étais convaincue que Dieu avait posé son pied sur son esprit.* » Landon sait les consoler de leur pauvreté endémique, apaiser les colères et les larmes, Landon fait parler les étoiles et les mythes de son peuple. Il est le soleil de Betty quand sa mère Alka Lark, sauvée d'un père violent mais trop blessée, trop abîmée pour oublier, sera sa lune sombre, la conscience douloureuse d'une condition. « *Dieu nous hait* », dira-t-elle à Betty. « *Nous, les Carpenter? – Nous les femmes. Dieu nous a créées à partir de la côte d'un homme. C'est notre malédiction. C'est à cause de ça que les hommes ont la bêche et que nous avons la terre. Juste là, entre nos jambes. C'est là qu'ils peuvent enfouir tous leurs péchés.* » Quand le récit s'achève, au début des années 1970, la gamine a atteint la majorité et estime qu'il est temps de « *ranger les souvenirs* » et de quitter Breathed, la ville imaginaire située sur les contreforts des Appalaches, dans le sud-est de l'Ohio, où elle



Betty de Tiffany McDaniel, trad. François Happe, Gallmeister. 720 p., 26,40 €.



vient de passer dix années qui en valent cent, ce qui est une des qualités de la littérature quand elle a du souffle. Celle de Tiffany McDaniel fait le pari du vent fort, des orages terribles et des aubes rassurantes quand la nature semble dire que rien n'est jamais tout à fait perdu. *Betty* est bien sûr un livre d'apprentissage, du malheur de la perte et de l'enfer que vous font les autres. Il prend ici la forme terrifiante du viol domestique et celle pas moins meurtrière d'un racisme que Tiffany McDaniel relate sans majuscule indignée, à la seule aune des émotions d'une adolescente qui le subit. Mais il y est aussi question du bonheur de perpétuer l'espèce, de ballons gonflés de messages d'amour et du pouvoir que donnent les mots pour reconstruire un monde défait. « *C'est pour moi un honneur d'avoir pu raconter une telle histoire* », affirme Tiffany McDaniel. Honneur partagé. ■

LiRE:

2 septembre 2020

Cherokee, toujours

Tiffany McDaniel signe un beau roman d'initiation au style poétique sis dans les contreforts des Appalches. Avec une jeune héroïne mémorable.

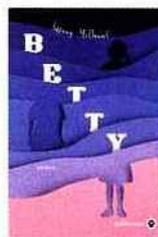
Les montagnes, comme l'identité des individus, dépassent les frontières. Il en va ainsi des Appalches, que se partagent les États-Unis et le Canada. C'est là-bas – enfin, côté américain – que vit Betty. « *J'avais les yeux de mon père, et désormais aussi j'avais la souffrance de ma mère* », constate-t-elle. Pour survivre à sa rude vie de fille de couple mixte dans l'Ohio des années 1960, cette adolescente écrit les drames de la famille Carpenter d'une plume lyrique et douloureuse, avant de les enterrer au fond du jardin. Douée d'une rare empathie et d'un sens aigu de l'observation, elle met à nu les âmes qui la côtoient.

Au fil des ans, Betty comprend ainsi comment son père cherokee, dont elle est la préférée, s'emploie à enjoliver le réel à grand renfort de bienveillance et d'histoires à dormir debout, inspirées des

légendes de son peuple. Et pourquoi sa mère dépressive, à qui elle ressemble si peu, la malmène à ce point. Inséparable de ses deux sœurs aînées, elle apprend d'elles le prix à payer pour devenir une femme ; auprès de ses frères, elle découvre la candeur et la duplicité infinies des hommes. Au-delà d'une maison remplie de blessures enfouies ou à vif, l'univers de Betty s'étend à la nature luxuriante alentour et à la ville de Breathed, où les Carpenter font figure de marginaux. Les traits typés de la « *petite Indienne* », comme la surnomme son père, l'y exposent aux discriminations ordinaires.

Les contreforts des Appalches décrits par l'Américaine Tiffany McDaniel semblent intemporels, tant les éléments de contexte historique sont ténus : à un téléviseur ou un camion près, il pourrait s'agir du XIX^e siècle comme des années Kennedy ou Johnson. Dans l'intervalle, les mentalités locales n'auront guère évolué. Les valeurs cherokees qui imprègnent l'éducation des filles Carpenter, tels le matriarcat et l'écologie, brillent en comparaison et nourrissent leur révolte.

L'auteure a dédié *Betty* à sa propre mère, dont il porte le nom. Un imposant récit d'émancipation à la première personne, dans une langue poétique et sincère, où le pouvoir des mots transforme son héroïne et bouleverse le lecteur. **Antoine Faure**

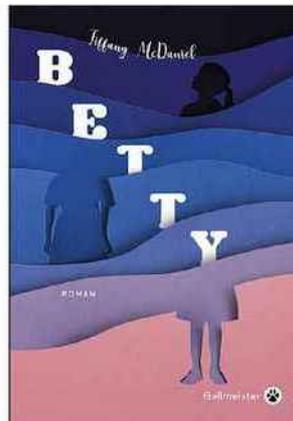


★★★★☆

BETTY (ID.),
TIFFANY MCDANIEL,
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR
FRANÇOIS HAPPE,
720 P., GALLMEISTER,
26,40 €

LIVRES **HEBDO**

17 septembre 2020

MEILLEURES VENTESDu 7 au 13 septembre 2020**PHÉNOMÈNE**

Le joyau de Tiffany

Le prix du Roman Fnac est un accélérateur de ventes. Cette année, *Betty*, de Tiffany McDaniel, le démontre encore. Il progresse de dix places dans le Top 20 (9^e) et de vingt places dans le Top 50 fiction (3^e). Gallmeister a publié le roman, traduit par François Happe, simultanément aux parutions américaine (Knopf) et britannique (Weidenfled & Nicolson). Tiré à 40 000 exemplaires pour la sortie, l'éditeur en a réimprimé 60 000 depuis. Sélectionné par le jury du Femina, fortement soutenu par les libraires, *Betty* est le premier prix du Roman Fnac remporté par Gallmeister. Depuis 2014, aucun auteur de langue étrangère n'avait reçu cette récompense prescriptrice. À travers la voix de sa jeune narratrice, Tiffany McDaniel, poète et plasticienne, s'inspire en particulier de la force de caractère de sa mère et des femmes qui l'ont précédée. Dans ce deuxième livre, elle raconte l'histoire de Betty Carpenter, fille d'une mère blanche et d'un père cherokee. Avec ses onze frères et sœurs, la « *petite Indienne* » grandit entre mythes et terribles secrets de famille.

Vincy Thomas

LIVRES HEBDO

3 juillet 2020

PETITE INDIENNE

Dans l'Ohio rural des années 1960 et 1970, l'enfance poignante d'une petite fille métisse qui échappe à la violence de son monde en écrivant ce qu'elle vit.

ROMAN/ÉTATS-UNIS • 20 AOÛT

Tiffany McDaniel

Quelle morceau de fil e, quelle force de caractère et quel destin, se dit le lecteur au bout des 700 pages de l'ardent roman de Tiffany McDaniel. Et quel somptueux hommage rend la jeune écrivaine à sa mère Betty dont elle retranscrit la voix d'enfant dans ce texte qu'elle a retravaillé pendant vingt ans et qui est publié simultanément aux États-Unis et en Europe. Les âpres jeunes années racontées par elle-même de Betty Carpenter, née en 1954 d'un père amérindien et d'une mère blanche, sixième d'une fratrie de huit enfants, ressemblent à la fois au paradis et à l'enfer.

On est dans le Sud-Est rural de l'Ohio, un pays de collines et de rivières sur les contreforts des Appalaches. La modeste famille Carpenter s'installe au début des années 60 à Breathed, petite ville fictive. La fillette va pousser là, entourée de cinq de ses frères et sœurs. Année après année, Landon, le père d'origine cherokee, adoucit la vie de sa famille en enchantant son quotidien difficile, en bute au racisme de la communauté locale. Jardinier né, conteur, herboriste, distillateur d'alcool, sculpteur de bois, cet homme foncièrement bon, « fait pour être père », va nourrir de la spiritualité, des mythes et des traditions de son peuple l'imaginaire de celle qu'il appelle avec tendresse « Petite Indienne ». Il lui parle de la puissance des femmes de son clan, du dialogue intime à entretenir avec la nature. C'est ce qui va permettre à la fillette de traverser les tragédies dont elle va être le témoin et la victime, de supporter le poids des traumatismes secrets que portent de mère en sœur les femmes de sa famille.

Car si Betty subit une violence qui vient de l'extérieur, le rejet lié à sa couleur de peau, les insultes de ses camarades de classe, l'intolérance, elle doit



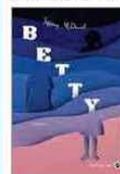
DR/GALLMEISTER

combattre aussi des démons plus familiers, des abus silencieux. « Devenir femme c'est affronter le couteau », avait prévenu sa mère. Betty écrit donc ce qu'on lui confie, ce qu'elle voit et vit, puis enferme ces histoires terribles dans des bocaux de verre qu'elle enterre sous la plate-forme en bois que son père a construite à proximité du potager familial. Une sorte de scène qu'elle et ses deux sœurs ont appelé « le Bout du Monde ». Non sans rappeler la jeune Scout Finch dans *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* d'Harper Lee, Betty, fille « aussi libre qu'une plante » s'émerveillait son père,

aussi sensible que dure au mal, traversera son enfance en guerrière. Une héroïne avec un grand H. Véronique Rossignol

TIFFANY MCDANIEL

Betty - Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Happe



GALLMEISTER

TIRAGE: 40 000 EX.
PRIX: 26,40 EUROS; 720 P.
EAN: 978-2-35178-245-3
SORTIE: 20 AOÛT



9 782351 782453

le un
1

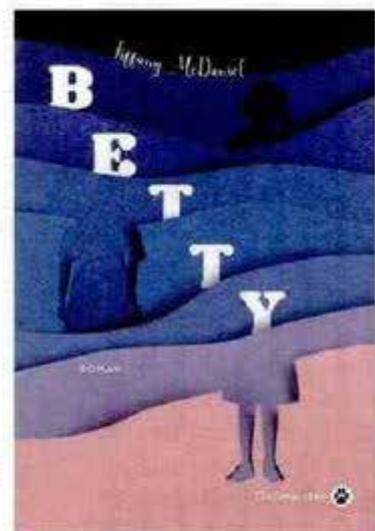
20 août 2020

LE CHOIX DES LIBRAIRES

LAËTITIA SARTELET

LIBRAIRIE L'INTRANQUILLE, BESANÇON

Betty est née en 1954 d'une mère blanche et d'un père cherokee. Parmi ses sept frères et sœurs, elle est la seule à avoir hérité de la peau sombre, des cheveux noirs et des yeux foncés du père. Elle est ainsi naturellement devenue aux yeux de tous « la Petite Indienne ». Lorsqu'elle a sept ans, sa famille s'installe à Breathed, une petite ville de l'Ohio, dans les contreforts des Appalaches. Là-bas, la peau sombre est signe de paresse et de saleté, les Indiens sont considérés comme des sauvages, et les femmes et les filles doivent encore soumission à l'homme. C'est dans cet environnement social hostile qu'ils vont devoir construire leur vie. De son père, Betty a reçu également un amour inconditionnel pour la nature et le don de distiller de la poésie dans chaque histoire. Elle devient à son tour conteuse, conteuse pour la terre dans laquelle elle cache ses récits. Et ils sont nombreux... L'autrice nous présente son texte comme l'histoire de sa mère, Betty, « la Petite Indienne », cette enfant rebelle et sensible, ce pilier vers lequel tous les membres de la famille se tournent et à qui ils confient leurs secrets les plus cruels. Cependant, il semble nécessaire de rendre justice à la magnifique complexité de ce roman, et aux autres membres de la famille, qui laissent en nous une trace indélébile. *Betty*, de Tiffany McDaniel, est une œuvre puissante sur le secret et l'enfance. Un texte féministe et initiatique. La poésie permanente qui le parcourt et nous imprègne, la voix de Betty, la force incroyable des personnages et leur incarnation, en font un roman unique et magistral à lire à tout prix. 11



Le Journal du Dimanche

23 août 2020

FAMILLE, JE VOUS HAIS

Inoubliable « Petite Indienne »

RÉSILIENCE Tiffany McDaniel nous fait partager une profonde fresque familiale qui se déroule dans les années 1950 et 1960 d'une Amérique sans pitié pour les défavorisés

Betty Carpenter naît dans une baignoire, en 1954, au cœur de l'Arkansas. Sa famille est pauvre, mais l'enfant est riche de l'amour de son père, Landon, et des légendes dont il la berce. Descendant d'une lignée de Cherokees, Landon Carpenter a la tête et le cœur remplis de mythes indiens, d'arbres magiques, de constellations bienveillantes et d'animaux fabuleux. Chaque événement de la vie de ses enfants, heureux ou malheureux, trouve un écho et une explication dans son imaginaire généreux. Il faut au moins ce genre de talisman pour dissiper les humeurs sombres d'Alka, la mère, tourmentée par les souvenirs des viols que lui a infligés son père sous le regard complice de sa femme.

Affectueusement surnommée « Petite Indienne » par son père dont elle a hérité les traits amérindiens, Betty grandit entre ses sœurs aînées Fraya et Flossie. Deux petits frères, Lint et Trustin, viennent après elle. La fratrie vit à l'ombre

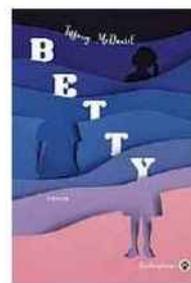
d'un premier-né, Leland, aussi brutal et manipulateur que leur père est doux et consolateur. Quand la famille s'ancre dans l'Ohio et rachète une vieille ferme, Betty a 7 ans. Au pied des Appalaches, elle va découvrir petit à petit la beauté terrassante du monde qui l'entoure, mais aussi les traumatismes et les mensonges qui rongent sa famille. Le roman est écrit à hauteur de son regard de petite fille, d'adolescente, puis de femme – elle a 19 ans quand l'histoire s'achève.

Mille éclats de lumière

« Devenir femme, c'est affronter le couteau », écrit Tiffany McDaniel. C'est apprendre à supporter le tranchant de la lame et les blessures. Apprendre à saigner. » L'auteure s'est inspirée pour écrire ce livre des histoires personnelles de sa mère, Betty, de sa grand-mère et de sa tante. S'il aborde les sujets de l'inceste et du viol, mais aussi le racisme, la pauvreté et le deuil traversés par cette famille métissée dans une Amérique souvent sans pitié, ce roman offre bien plus à parcourir que la surface abrasive d'un règlement de comptes en forme d'autofiction. Dès sa première page, cette fresque familiale s'élève au rang de ce que la

littérature américaine contemporaine a de meilleur à nous offrir. Pour chaque drame traversé par les Carpenter, Tiffany McDaniel offre mille éclats de lumière qu'elle puise partout où la beauté peut se loger : dans l'héritage de la société cherokee, « matriarcale et matrilineaire », dans les paysages sublimes de l'Ohio, dans le lien salvateur qui unit les trois sœurs du roman, dans la bonté obstinée de ses personnages, particulièrement les plus abîmés. Le tout d'une plume à vous crever le cœur. ●

ÉLISE LÉPINE



BETTY
TIFFANY McDANIEL, TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOIS HAPPE. GALLMEISTER.
720 PAGES, 26,40 EUROS.

ELLE

2 octobre 2020

ELLELIVRES

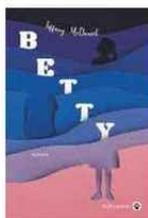
TOUT FEU TOUT FEMME

COUP DE
CŒUR

COMME UN BOULET DE CANON, TIFFANY MCDANIEL ARRIVE DANS LE PAYSAGE LITTÉRAIRE AVEC SON HÉROÏNE, « BETTY », DANS UN OUVRAGE D'APPRENTISSAGE FÉMINISTE, SPIRITUEL, MAGNIFIQUE, PRIX DU ROMAN FNAC 2020.

PAR CLÉMENTINE GOLDSZAL

De l'auteure, on ne sait pas grand-chose. La biographie de son site Internet la décrit succinctement comme une « romancière, poète et vidéaste originaire de l'Ohio ». McDaniel n'a pas de compte sur les réseaux sociaux, et les quelques photos d'elle sur Google ne font qu'épaissir le mystère : cascade de cheveux châtain ondulés, regard intense, bouche rouge, Tiffany ressemble à s'y méprendre à l'image que l'on se fait de sa Betty de papier. Pas tout à fait une coïncidence puisque ce personnage de petite fille délicate et dure à cuire, née d'un père cherokee et d'une mère blanche, qui grandit au pied des Appalaches entre une nature bienveillante et une civilisation raciste et hostile, est directement inspiré de l'enfance de sa propre mère. Surnommée « la petite Indienne » par son père, avec qui elle partage ses longs cheveux bruns et sa peau foncée, Betty est la narratrice de ce roman initiatique qui déroule sa magie sur sept cents pages que l'on ne sent pas passer. Avec ses frères et sœurs (Trustin l'artiste, Flossie la vaniteuse, Leland la brute, Fraya la mystérieuse, et Lint le cadet bégayant), confrontée malgré elle aux réalités d'un monde où « devenir femme, c'est affronter le couteau », Betty grandit entre survie et poésie. Dans un style sans fioritures, Tiffany McDaniel parvient à faire exister magnifiquement des personnages en proie à une ribambelle de traumatismes, hérités ou encore saignants, et crée notamment un père inoubliable, d'une dignité sublime.



« BETTY », de Tiffany McDaniel, traduit de l'anglais par François Happe (Gallmeister, 716 p.).



Tiffany McDaniel

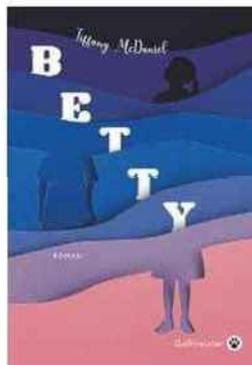
2 OCTOBRE 2020

JENNIER MCDANIEL/PRESSE - FRANÇOIS BOUCHON/FGMCPHOTO - PRESSE



BETTY de Tiffany McDaniel (Gallmeister)

Sixième d'une fratrie de huit enfants, Betty Carpenter est inséparable de Landon, son père cherokee à la peau sombre. bercée par les contes fantastiques de cet homme aimant, la Petite Indienne grandit heureuse dans une maison nichée dans les paysages de l'Ohio. Alors, lorsque l'innocence lui est soudainement arrachée, Betty, avec une force de caractère hors norme, se réfugie dans les mots pour quitter l'enfance. Après dix-sept ans de rédaction de ce récit inspiré de l'histoire de sa propre mère, l'auteure américaine signe une fresque familiale d'une rare puissance. Eblouissants, complexes et hypnotiques, les personnages de ce roman vous suivront longtemps. H. R.





Un livre, une nuit blanche : Betty, de Tiffany McDaniel, Prix du roman Fnac 2020

Une insomnie, c'est pénible, mais c'est du temps en plus pour lire. Certains livres ont le super pouvoir d'éclairer nos nuits blanches.

C'est l'histoire d'une famille américaine, les Carpenter. Un père cherokee à la peau brune, une mère blanche, six enfants métis, dont Betty, née dans une baignoire vide en 1954, la seule de la fratrie qui a hérité de la couleur de « jardin après la pluie » de ses ancêtres amérindiens. Cela se passe dans le Midwest en Ohio, dans une ville de fiction, Breathed, parée des purulences sur lesquelles s'est construite l'Amérique, racisme, ignorance, bigoterie.

Petite indienne

A l'époque où la famille Carpenter s'installe dans les années 50, les portes des bars des petites bourgades rurales affichent : « No Indians or dogs allowed. » (Interdit aux indiens et aux chiens.) « Quand j'étais enfant, dit le père, les gens m'appelaient Tomahawk Tom ou Teepee Jack ou Pow-wow Paul, toutes sortes de noms sauf le mien. Personne ne m'avait même jamais demandé comment je m'appelais, avant ta maman. » Le personnage du père, central car c'est par lui que passe la grâce, est phénoménal. Jardinier, guérisseur et conteur, il rend l'existence de sa famille vivable grâce à la poésie avec laquelle il regarde le monde, la nature et les siens. De deux brins d'herbe qui dansent dans un pré, il tisse une légende. Quand ils l'écoutent, les enfants asphyxiés par la peur et la rage reprennent leur souffle. Cet homme qui connaît le nom de chaque plante ne va pas à l'église. Il sait que Dieu est en chaque arbre. Pour cet homme qui aime tant ses enfants qu'il a sculpté le visage de chacun sur sa canne, Betty est la petite Indienne. Quand sa sœur lui dit qu'elle est moche, quand les enfants à l'école la clouent au sol pour soulever sa robe et débusquer sa queue poilue d'animal, le père l'emmène dans la forêt, sûr qu'observer la nature guérit du pire. « Tu es forte, lui dit-il. Il faut juste que tu t'en souviennes. »

Traversée de l'enfance

Et de la force, il en faut pour grandir au sein du clan Carpenter. Car la violence n'est pas l'apanage des Blancs de Breathed, et cela, le père ne le voit pas. La petite Indienne sait et voit des choses qu'une petite fille ne devrait pas connaître. Que lui reste-t-il sinon la culpabilité de devoir se taire ? L'écriture. Betty écrit comme elle respire. Ou plutôt, elle écrit pour respirer dans cet étouffement qui menace de les broyer tous. Elle consigne l'innommable sur des bouts de papiers qu'elle enterre dans un endroit du jardin appelé Le bout du monde. La nature comme refuge et terrain de jeu agit comme un contrepoison. Au même titre que l'inconséquence. Car dans cette traversée de l'enfance, les sœurs Carpenter font pas mal de bêtises, comme mettre le feu à une église ou kidnapper un chien. Comme si les énormités avaient la vertu de rendre leur libre arbitre à ces innocents.

Guerrières aux pieds nus

Betty, personnage de fiction candide et têtu, est en fait la mère de l'autrice. Ce livre- le premier livre traduit en France- est son histoire. Confrontés à un passé aussi lourd, certains auteurs régleraient leurs comptes. Ou sombreraient dans le pathos. Ou fabriqueraient des stéréotypes. Tiffany McDaniel évite ce piège, écrivant la vie sous haute tension. Et dans cette galerie de protagonistes, les personnages féminins sont un autre des miracles du roman: désossées par la violence des hommes qui auraient dû les protéger, ces femmes ne sont pas résumées au statut de victimes. Pestes, cinglées, mystérieuses, généreuses, égoïstes, elles sont (sur)vivantes. Des guerrières aux pieds nus qui peuvent courber l'échine, mais ne se laissent pas dicter leur destin. Quitte à en payer le prix.

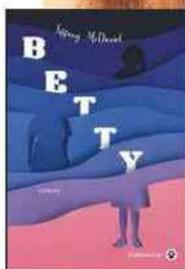
De la boue émerge le lotus

Pour donner du courage à ceux qui n'en ont plus, les bouddhistes rappellent que de la boue émerge le lotus. Betty raconte cela. Si Faulkner ou Steinbeck figurent dans votre Panthéon personnel, Tiffany McDaniel, pourrait bien, avec ce joyau luisant dans les ténèbres, s'y tailler une place.

Betty, Tiffany McDaniel, traduit de l'américain par François Happe, Gallmeister.

LIVRES

L'écriture de
Tiffany
McDaniel
a « un parfum
de rouille
et de gnôle ».



La fin de l'innocence

Betty. L'histoire magique, poétique et tragique de la « Petite Indienne », par sa fille.

NOTRE AVIS
★★★

AUTEUR
Tiffany McDaniel

ÉDITEUR
Gallmeister

PAGES
720

A 7 ans, Betty vit auréolée de l'amour magique de son père, un Cherokee qui sait enchanter le réel. Même si ce monde les condamne à la violence et à la haine, dont les filles sont les premières cibles, mais aussi des femmes qui sauront « affirmer leur propre pouvoir ». Des huit enfants de la famille, installée dans l'Ohio, Betty est la seule à avoir la peau foncée de son père, tandis que ses frères et sœurs ont la blancheur de leur mère. La jeune métisse, narratrice de ce roman foisonnant à la dimension mythologique, est la dépositaire de la mémoire ancestrale mais aussi des noirs secrets familiaux, qu'elle découvre, couche sur le papier, enferme dans des bocaux et enfouit sous la terre... Le souffle romanesque de Tiffany McDaniel est un enchantement. **A.V.**

La vie

2 septembre 2020

ÉTATS-UNIS

Jeunesses meurtries en Ohio

Les voix de cet État agricole du Midwest, situé à mi-chemin entre les collines de l'Iowa et les tours de New York,



sont souvent décisives dans la présidentielle américaine : l'Ohio, idéal pour prendre le pouls des États-Unis, est le décor de plusieurs romans de la rentrée

(voir la recension de *les Lionnes*, de Lucy Ellmann dans *La Vie* n° 3912).

Puisant dans son histoire familiale, Tiffany McDaniel donne ainsi vie au magnifique *Betty*, dont les mots ciselés « encrent » dans notre mémoire des images si puissantes qu'elles en deviennent des souvenirs, partagés et vécus. Entre un Ohio sauvage magnifié par les mythes amérindiens et



d'éprouvants secrets familiaux exorcisés par l'écriture, le récit d'enfance de « la Petite Indienne », née de père cherokee et de mère blanche, trace un bouleversant chemin en clair-obscur. Il est aussi question de jeunesse traumatisée dans le premier roman de Stephen Markley où, dans un Ohio fantomatique, quatre voix esquissent le désenchantement post-



11-Septembre, quoiqu'avec une vulgarité et une vanité qui finissent par lasser. L'excellente BD de Derf Backderf mérite autrement le détour, pour son enquête

fouillée sur la fusillade de l'université d'État de Kent, en mai 1970, quand quatre étudiants opposés à la guerre du Vietnam tombèrent sous les balles de la garde nationale de l'Ohio. »

YOANN LABROUX-SATABIN

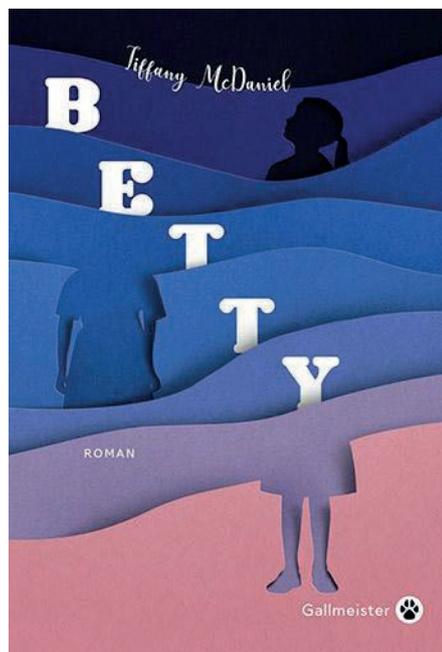
📖📖📖 **Betty**, de Tiffany McDaniel, Gallmeister, 26,40 € (17,99 € en numérique).

📖 **Ohio**, de Stephen Markley, Albin Michel, 22,90 € (15,99 € en numérique).

📖📖📖 **Kent State, quatre morts dans l'Ohio**, de Derf Backderf, Ça et là, 24 €.



Novembre 2022



" Ce livre est à la fois une danse, un chant et un éclat de lune, mais par-dessus tout, l'histoire qu'il raconte est, et restera à jamais, celle de la Petite Indienne.

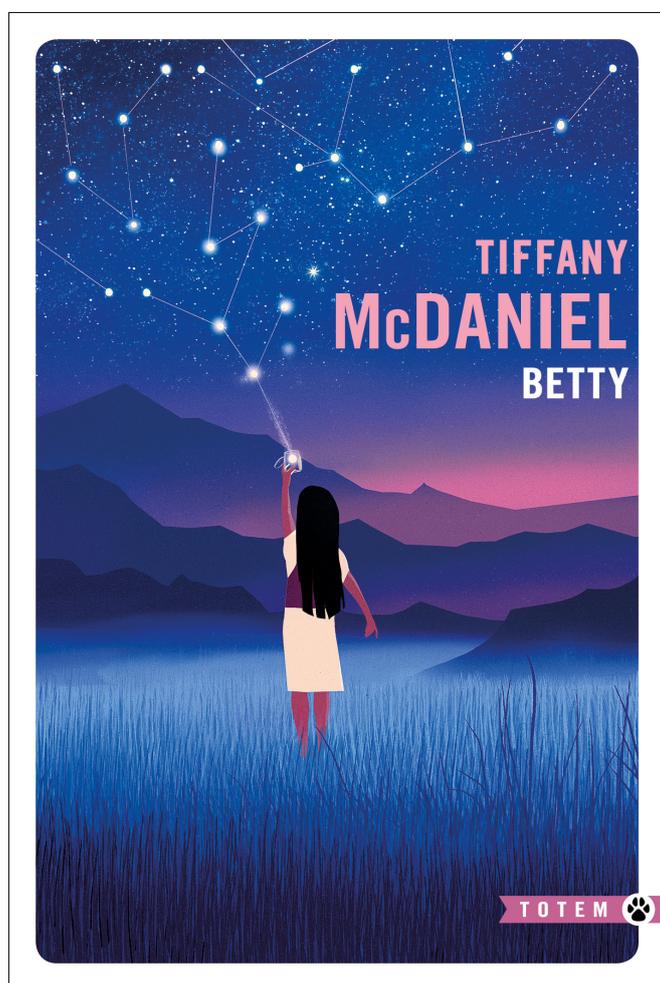
La Petite Indienne, c'est Betty Carpenter, née dans une baignoire, sixième de huit enfants. Sa famille vit en marge de la société car, si sa mère est blanche, son père est cherokee. Lorsque les Carpenter s'installent dans la petite ville de Breathed, après des années d'errance, le paysage luxuriant de l'Ohio semble leur apporter la paix. Avec ses frères et soeurs, Betty grandit bercée par la magie immémoriale des histoires de son père. Mais les plus noirs secrets de la famille se dévoilent peu à peu. Pour affronter le monde des adultes, Betty puise son courage dans l'écriture : elle confie sa douleur à des pages qu'elle enfouit sous terre au fil des années. Pour qu'un jour, toutes ces histoires n'en forment plus qu'une, qu'elle pourra enfin révéler.

D'abord nomade, voyageant d'État en État à la recherche d'une terre hospitalière, les Carpenter finissent par s'installer dans l'Ohio, au pied de collines verdoyantes. Ici l'accueil qu'on leur réserve est le même que partout où ils ont posé les pieds jusqu'alors : ils seront rejetés, moqués, montrés du doigt et maltraités, en particulier Betty, de par les traits hérités de son père. Mais ce que ce dernier lui a également transmis, et transmettra tout au long de sa vie : c'est la beauté et l'amour et surtout le lien qui l'unit à ses ancêtres. Quelque soient les épreuves qu'ils traversent, Landon n'aura de cesse de rappeler à Betty sa filiation et son histoire, l'histoire de ces indiens ou plutôt ces indiennes car son père le dit et le répète, le pouvoir chez les Cherokee était détenu par les femmes et Betty doit le prendre à son tour, ou tout du moins s'en inspirer. Et c'est ce qui sauve notre petite fille des insultes de ses congénères et des tourments familiaux : cette danse indienne, cette poésie vitale à laquelle elle s'accroche et qu'elle nous partage au fil des pages. Tout comme son amour de la terre qu'il faut choyer si l'on veut qu'elle nous le rende, et son respect des êtres vivants qui l'entourent, qu'il faut savoir apprivoiser si l'on veut pouvoir les côtoyer sans craintes. Betty la petite indienne grandit, entourée de ces mythes et mystères qui la protège, comme le protège ce père tant aimé et aimant qui soignent les maux comme il soigne les gens : bien que pestiféré, tous les habitants de la ville viennent chercher chez lui des décoctions aux nombreux pouvoirs dont lui seul connaît le secret et qu'il transmettra à ses enfants. [...] Dernière de la lignée des puissantes femmes Cherokee, notre petite indienne pourrait-elle être celle qui dit non, brisant des années de silence et de malédiction ? C'est tout le propos de cet ouvrage où se mêlent drames et résilience et où la poésie répond à la violence. Ici les mots pansent les blessures d'une héroïne qui, page après page, devient universelle.



Juillet 2022

Librairie Caractères à Mont-de-Marsan



"La sortie en poche de *Betty*, qui avait marqué les esprits pour sa sortie en GF il y a maintenant 1 an et demi. Elle avait eu le prix Américas, le prix du meilleur roman étranger, le prix des libraires du Québec, le prix des libraires Libr'à nous.

Tiffany McDaniel a signé un grand roman qui va devenir un grand classique. Mais là on est plus dans les années cinquante. Elle a mis une vingtaine d'années pour écrire ce texte.

Elle revient sur la figure de sa mère Betty, sixième enfant d'une famille de huit enfants et surtout avec une mère blanche et un père cherokee.

Elle alterne entre la réalité des années 50-60-70 aux États-Unis qui sont évidemment très racistes et en même temps l'espèce de cosmogonie, de mythologie amérindienne de son père justement, cherokee, et on avance comme ça, on monte toutes les années en suivant ses frères et sœurs, et avec cette difficulté à inscrire la pluralité dans la société américaine des années 50-60. C'est un très très très beau texte."

Anthony Clément

Flair

Juillet 2022

Voyagez
léger

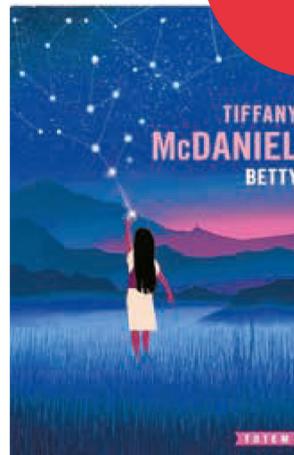
POUR POURSUIVRE SES RÊVES

Betty, c'est une petite indienne, dont la « peau ressemble au jardin après la pluie ». Sixième enfant d'une famille au papa Cherokee, elle se ressource dans la nature. Surtout quand elle est confrontée aux fréquentes exclusions et injustices.

Elle apprend à parler aux rivières, sait que les feuilles se transforment en ailes d'oiseau... Et nous,

on plonge dans cette poésie magique qui permet à Betty de résister aux horreurs touchant ceux et celles qu'elle aime. En route pour des montagnes russes d'émotions et, vous aussi, levez les yeux vers la lune afin d'y trouver des réponses.

Betty de Tiffany McDaniel, éd. Totem.





Avril 2022

Dans Indiens dans l'Amérique des années 50

Phénomène éditorial de la rentrée 2020, « Betty », de Tiffany McDaniel, avait décroché le Prix du roman Fnac avant de s'écouler, au fil des mois, à plus de 200 000 exemplaires. Voici ce phénomène en poche, dans la collection « Totem » de Gallmeister, qui fut aussi l'heureux éditeur du grand format.

La lecture de « Betty » fait vite comprendre pourquoi cette histoire a bénéficié d'un tel bouche-à-oreille. Dans une fiction dense et foisonnante, Tiffany McDaniel rend hommage à sa mère, 6^e enfant métis d'une famille de 8. Dans les années 50, au cœur d'une Amérique rurale marquée par le racisme, la petite Betty lutte pour se faire une place. L'école est un enfer tant sa condition de « petite squaw, écharde dans le bon lait frais » des blancs, lui est rappelée avec violence. Heureusement, il a les histoires de son père cherokee, « véritable encyclopédie des plantes » qui exprime tout un monde parallèle de contes fantastiques permettant d'oublier un quotidien difficile.

Porté par une voix puissante, à la fois tendre et douloureuse, « Betty » se dévore comme ces « belles baies bien juteuses qui poussent au fond des bois ». Figurant au sommet de la litté-

rature américaine, Louise Erdrich a développé une œuvre magistrale qui explore le destin tourmenté de bien des Indiens.

Prose magistrale

C'est encore le cas avec « Celui qui veille », Prix Pulitzer 2021 dans lequel elle raconte, là aussi dans les années 50, comment une jeune femme et son oncle veilleur de nuit prennent leur destin en main. Ce dernier, simple veilleur de nuit inspiré du grand-père maternel de la romancière, se rend à Washington pour s'opposer à un projet de loi gouvernemental restreignant les libertés des Indiens. Quant à sa nièce, ouvrière dans la même usine, elle part à Minneapolis pour retrouver sa sœur, qui ne donne plus de nouvelles... Conteuse hors pair, Louise Erdrich raconte les grands drames et les rêves brisés des oubliés de l'Amérique. Sa prose est magistrale, associant avec maestria précision naturaliste, dénonciation politique, élans de lyrisme et pincées de magie lumineuse.

J.-M. L. S.

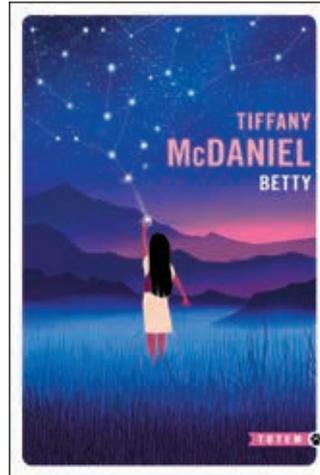
« Betty », de Tiffany McDaniel (Gallmeister, 700 pages, 13 euros). « Celui qui veille », de Louise Erdrich (Albin Michel, 544 pages, 24 euros).

Femmes

D'AUJOURD'HUI
23 mars 2022

L'ÉVEIL AU MONDE

Enfin en poche!
Si vous ne l'avez pas encore lu, précipitez-vous sur ce joyau qui marqua l'année 2020! Betty, c'est l'histoire d'une petite amérindienne qui découvre la



dure réalité du monde, alors que son père le lui a expliqué avec beauté et poésie. Tiffany McDaniel réussit un tour de force en alliant simplicité du récit, précision des mots et émotions fortes sans jamais perdre ses lecteurs ni sombrer dans la facilité ou la mièvrerie. Aussi joyeux que dramatique, réaliste que magique, ce roman fait partie de ceux que l'on n'oublie jamais.

Betty, Tiffany McDaniel, éd. Gallmeister.

LIVRES **HEBDO**

3 juillet 2020



Dossier

Rentrée littéraire 2020

Des choix millimétrés en littérature étrangère

La rentrée étrangère se révèle plus serrée que jamais, la plupart des éditeurs ayant décidé de ne miser que sur un seul titre, signé d'un auteur reconnu ou précédé d'une réputation avantageuse.

Tiffa y McDaniel a créé le buzz avant même la parution de son roman, *Betty*, chez Gallmeister. L'écriture de ce roman a démarré il y a presque 20 ans et les droits ont été cédés en 2017... La sortie sera simultanée en Europe et aux États-Unis.

Lire

Le chant de la Petite Indienne

À partir de l'histoire de sa mère, Tiffany McDaniel tisse un roman engagé gorgé d'humanité.



★★★★ **Betty Roman** De Tiffany McDaniel, traduit de l'américain par François Happe, Gallmeister, 720 pp. Prix env. 26,40 €, version numérique 8,49 €

Il faut l'avouer d'emblée: il est difficile de quitter Betty, héroïne du second roman de Tiffany McDaniel (née en 1985 dans l'Ohio), après avoir vécu au plus près d'elle pendant plus de 700 pages palpitantes de vie, d'épreuves, d'amour. Inspiré de l'histoire de la mère de l'auteure, *Betty*, qui paraît simultanément aux États-Unis et en Europe,

est en son essence un concentré d'héritages: héritage Cherokee à travers Landon, père de Betty et grand-père de Tiffany McDaniel; héritage du talent de raconter des histoires transmis par le même Landon; héritage, enfin, de vécus traumatiques entretenus par le silence.

Tiffany McDaniel a commencé à écrire *Betty* il y a presque vingt ans, après avoir découvert de lourds secrets de famille. Il lui faudra pourtant attendre 2017 pour qu'un éditeur (poussé par la vague #MeToo?) s'y intéresse enfin. Des deux côtés

de l'Atlantique, le livre risque de faire parler de lui tant la trajectoire de Betty, portée par une écriture qui allie poésie, justesse, humanité et célébration de la nature, est aussi singulière qu'universelle.

Nature luxuriante

Née d'une mère blanche et d'un père Cherokee, Betty est la sixième d'une fratrie de huit enfants. Après des années d'errance, les Carpenter finissent par mettre le cap sur l'Ohio, pour s'installer dans une maison abandonnée entourée d'une nature luxuriante. Surnommée Petite Indienne par son père, à qui elle ressemble le plus par sa peau mate et ses yeux, Betty grandit entre le racisme qui la vise sans relâche à l'école ou dans la rue, et l'amour inconditionnel d'un père omniprésent qui ne cesse de lui offrir les mythes et les histoires qui apaisent son quotidien. Un papier et un crayon toujours à portée de main, Betty invente, elle aussi, des récits quand elle n'écrit pas noir sur blanc les chapitres qui composent peu à peu la tragédie familiale des Carpenter, qu'elle enterre soigneusement après les avoir enfermés dans des bocaux. L'art de raconter est ainsi le ferment de ce roman, et pas seulement par le récit qui se déploie habilement sous nos yeux: il est d'abord celui qui

aide Betty à vivre, captive ou adouci le réel, reconforte ou met en garde. Il est ensuite celui qui permet de dévoiler le pire – ici des abus sexuels commis au sein de la famille – pour mieux comprendre celles qui apparaissent dès lors en victimes aux yeux de tous et enrayer la répétition.

Mais la famille peut aussi offrir le meilleur: ainsi, le formidable trio de sœurs formé par Betty, Freya et Flossie est une source inépuisable de gaieté et de chaleur, bien malgré les inévitables tiraillements.

La nature joue un rôle capital auprès de cette famille modeste: c'est elle qui les nourrit, les connecte à la vie, décore leurs jours et leur apporte quelques dolars – Landon est réputé pour ses thés et ses préparations à base de plantes. Cette relation en harmonie avec cette nature généreuse, parfois sauvage, peuplée d'animaux, offre un ancrage indélébile.

Nouvelle page

Le lecteur suit Betty de la rencontre entre ses parents à la mort de son père, alors qu'elle n'a que dix-huit ans. Une nouvelle page s'ouvre alors à elle, qui se sait désormais forte de ce qu'elle est: descendante de grands guerriers, aussi libre et importante que son père le lui a répété, pour qui tout est possible et qui ne doit pas oublier que les hommes por-

tent la terre en eux et doivent entretenir "la conscience que même la plus petite feuille a une âme".

Hymne à la société Cherokee, matriarcale, matrilinéaire et solidaire que le christianisme a balayée, mise en lumière des douleurs infinies des enfances piétinées, célébration de la famille en ce qu'elle peut avoir d'irremplaçable, ode aux vies invisibles et pourtant immensément dignes: Tiffany McDaniel signe un texte engagé, enchanteur malgré sa noirceur. Car, quoi qu'il arrive, les femmes Cherokee ont toujours dansé. "C'est pour ça que le monde ne s'est jamais arrêté, parce que quels que soient les changements ou les souffrances qu'elles subissaient, les femmes dansaient."

Geneviève Simon

Extrait

"J'ai compris une chose à ce moment-là: non seulement Papa avait besoin que l'on croie à ses histoires, mais nous avions tout autant besoin d'y croire aussi. Croire aux étoiles pas encore mûres. Croire que les aigles sont capables de faire des choses extraordinaires. En fait, nous nous raccrochions comme des forcenés à l'espoir que la vie ne se limitait pas à la simple réalité autour de nous. Alors seulement pouvions-nous prétendre à une destinée autre que celle à laquelle nous nous sentions condamnées."



GALLMEISTER

Tiffany McDaniel



20 août 2020

Rentrée littéraire : Des libraires nous livrent leurs romans coups de cœur

LITTÉRATURE « 20 Minutes » a demandé à des libraires de parler de leurs romans préférés piochés parmi les 511 nouveautés du cru 2020



« Betty » de Tiffany McDaniel

Ce roman de l'Américaine Tiffany McDaniel, déjà disponible et édité chez Gallmeister, suit les traces de Betty Carpenter durant 700 pages. Née d'une mère blanche et d'un père Cherokee, « elle est typée amérindienne », note Philippe du Comptoir des Mots. Il ajoute : « A travers le roman, on se confronte à la question du racisme des Etats-Unis envers les Indiens. » Via la voix de sa narratrice, l'autrice traite également « des violences, notamment sexuelles, faites aux femmes ». Soit, « un livre marquant, dont on va beaucoup entendre parler », prédit le libraire.

LA CROIX

26 août 2020

Livres&idées

littérature

Roman déchirant à la beauté poétique, ode à la nature, à l'enfance, à la force de la littérature, à l'amour filial et sororal, «Betty» est le portrait d'une petite fille cherokee, flamboyant témoin de foi et d'espérance.

«Notre terre était grande comme ça»

Betty

de Tiffany McDaniel
Traduit de l'anglais
(États-Unis) par François Happe
Gallmeister, 720 p., 26,40 €

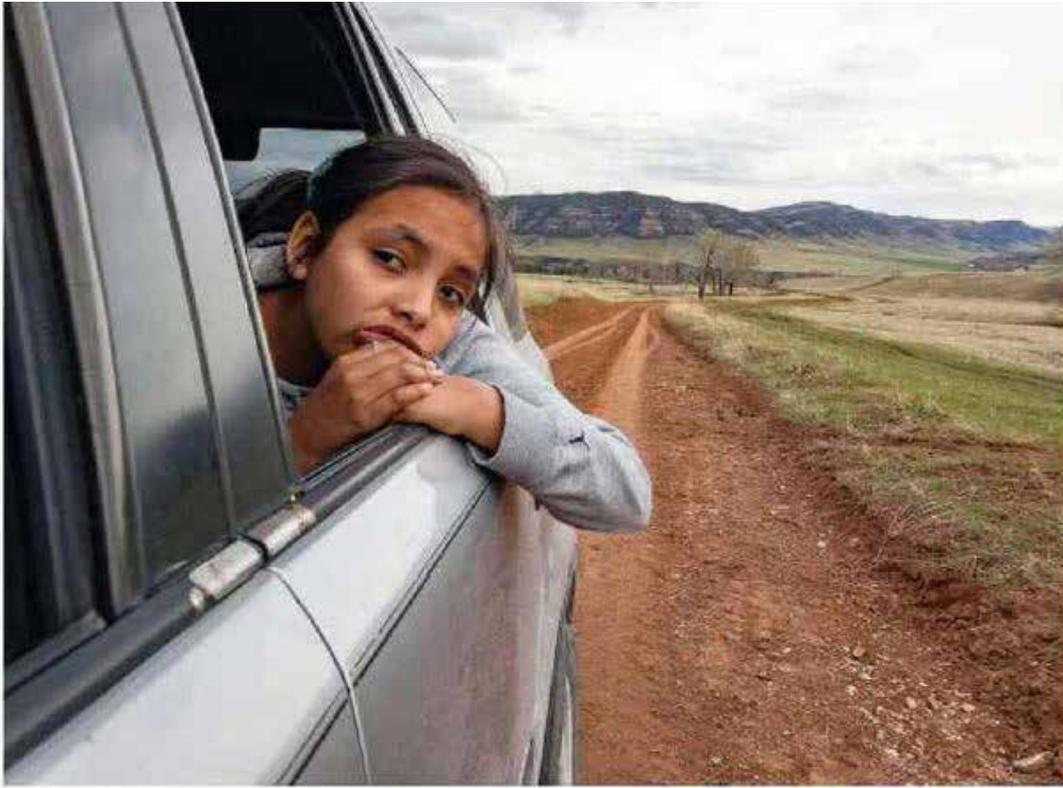
« J'ôterai de votre chair le cœur de pierre, je vous donnerai un cœur de chair », dit le Seigneur par la bouche du prophète Ézéchiél... À la vibrante petite Betty, il a assurément été donné un tel cœur, et intelligence et sensibilité pour en user. Ce roman raconte son histoire et celle de sa famille à la première personne du singulier. Il n'est pas une autobiographie mais la fiction que Tiffany McDaniel, talentueuse jeune écrivaine, a composée à partir de l'histoire de sa mère, Betty, dont le visage doux et résolu se dévoile à la première page et l'habite jusqu'à la dernière. Elle le lui offre en dédicace : « *Je t'aime, maman. Ce livre est pour toi et toute ta magie immémoriale.* »

Rarement une telle farouche force poétique aura trouvé voie et voix romanesques. Peut-être

n'avait-on pas lu si belle évocation d'une destinée féminine et familiale depuis *La Fille du fossoyeur* de Joyce Carol Oates. La lumière et l'espérance en plus. Car cette vie âpre, violente, est aussi emplie de complicité, de beauté, de compassion, de soleil – en témoigne la couleur jaune qui revient, en motifs et en fondu : pissenlits, jonquilles, citrons...

Betty Carpenter, « née en 1954 dans une baignoire vide à pieds de griffon », vit avec sa famille de huit enfants dans une maison en ruine qu'ils veulent voir comme un palais. Tous se raccrochent à une enfance qui glisse entre leurs doigts, puisent dans les contes inventés par le père « *l'espoir que la vie ne se limit(e) pas à la simple réalité autour de nous* ».

Tiffany McDaniel déploie un panorama de l'Ohio dans lequel se plante la bourgade de Breathed. Les Carpenter tentent de trouver une place dans cette communauté, composant avec son racisme et des personnages intrigants dont la rumeur a transformé le passé en légendes. Un théâtre rural niché aux



Une jeune Indienne sur une route du Montana, aux États-Unis. Lauren Grabelle/Redux/REA

Le roman se lit d'abord comme un hommage à la bonté du père, Landon Carpenter, Indien cherokee abîmé par le travail et les humiliations.

pieds des Appalaches, où les scènes de cuisine, de jardinage, d'échappées dans les bois ou près de la rivière sont de respirantes fenêtres. Car le tragique est bien là, différent pour chacun des Carpenter, mais perpétué dans sa banalité et son universalité. Beaucoup d'émotions dans ce texte envoûtant, débordant d'amour et de chagrins, qui compte des scènes de maltraitance difficilement soutenables, lesquelles tirent pleine légitimité de leur justesse.

Hymne à la nature, à ses dons précieux, à la responsabilité de l'homme, contemplation de la perte de l'innocence, le livre est aussi un chant à la tendresse filiale et sororale. En son cœur: l'éclat du lien indéfectible entre trois sœurs, Betty et ses aînées: la sage et lumineuse Fraya, et Flossy, la délurée qui se rêve étoile. Leur langue commune est faite de gestes, de rituels, de jeux, de «bonnes nuits» bravant les kilomètres, de secrets du féminin.

Mais le roman se lit d'abord comme un hommage à la bonté du père, Landon Carpenter, Indien cherokee abîmé par le travail et les humiliations. *«L'âme de mon père était d'une autre époque. D'une époque où le pays était peuplé de tribus qui écoutaient la terre et qui la respectaient. (...) Notre terre était grande comme ça, disait-il en écartant les bras le plus possible, lorsqu'il parlait du territoire de l'est qui avait appartenu aux Cherokees autrefois, avant qu'ils ne soient déportés jusqu'en Oklahoma.»*

Se dévoilera plus progressivement l'affection maternelle et ses contrastes, avec le personnage souffrant, poignant, d'Alka Carpenter, femme insaisissable que rien ne semble pouvoir rasséréner – sa plus jeune fille étant seule confrontée à ses vils démons.

À quel âge devient-on le parent de ses parents? Quand eux-mêmes n'ont plus la capacité physique, intellectuelle, affective de remplir ce rôle? Pour certains, le renversement intervient beaucoup plus tôt, dès l'enfance, pesant sur une existence.

Exemplaire, vivante, miséricordieuse Betty. À la souffrance des siens, à la sienne, elle ne trouve que deux richesses à opposer: sa foi – en Dieu, en la vie, en les siens –, et l'écriture. De cette famille blessée, socialement, intimement, Betty est la force, la mémoire, autant que l'avenir. En elle, chacun a su puiser, et confier ses espoirs. Ce que le lecteur de ce magnifique roman pourra à son tour prolonger.

Sabine Audrerie

Extrait de «Betty»

«– Dis, P'pa, c'est comment, un cœur de verre?
Je lui pose la question parce que je sens que la réponse sera encore plus extraordinaire que tout ce que je peux imaginer.
– C'est un morceau de verre creux en forme de cœur.
Sa voix donne l'impression de s'élever par-dessus les collines qui nous entourent.
– Et le verre, il est rouge, P'pa?
– Aussi rouge que la robe que tu portes en ce moment même, Betty.
– Mais comment tu peux avoir un morceau de verre dans ton corps?
– Il est accroché avec une jolie petite ficelle. Et à l'intérieur du verre, il y a l'oiseau que Dieu a pris tout là-haut, au paradis.
– Pourquoi il a mis un oiseau dedans?
– Pour qu'il y ait toujours un petit morceau de paradis dans notre cœur. Je suppose que c'est l'endroit le plus sûr pour un morceau de paradis. (...) (Il plaque ma tête contre sa poitrine.) Tu entends? Toc-toc, toc-toc. Tu sais ce que c'est, ce bruit? Toc-toc, toc-toc.
– C'est le battement de ton cœur.
– C'est le bruit que fait l'oiseau en battant des ailes.
– L'oiseau? (Je pose la main sur ma propre poitrine.) Et qu'est-ce qu'il devient cet oiseau, P'pa?
– Tu veux dire quand on meurt?
En me regardant, il plisse les yeux comme si mon visage était devenu le soleil.
– Oui, P'pa, quand on meurt.
– Eh bien, le cœur de verre s'ouvre, comme un médaillon, et l'oiseau s'envole pour nous conduire au paradis afin qu'on ne se perde pas en route.»

Lorient et son pays

Rentrée littéraire : les coups de cœur de L'Écume...

Groix — La rentrée littéraire est riche, pour s'y retrouver Anne Le Bihan, libraire à l'Écume... donne ses trois coups de cœur, pour une rentrée en pleine nature.

cela, se fait moquer et rejeter, à l'école comme dans sa famille. Très proche de son père, il lui raconte beaucoup d'histoires sur la nature et la magie. « Un livre fort, bouleversant et émouvant, où l'écriture est un refuge, où l'on puise tout son courage. »

Betty, Tiffany McDaniel, Gallmeister. 13 août 2020, 26,40 €
Betty, « la petite indienne », est née dans une baignoire. Elle est la sixième d'une famille de huit enfants ; d'un père Cherokee et d'une mère blanche. Elle est la seule à avoir la couleur de peau de son père, et à cause de

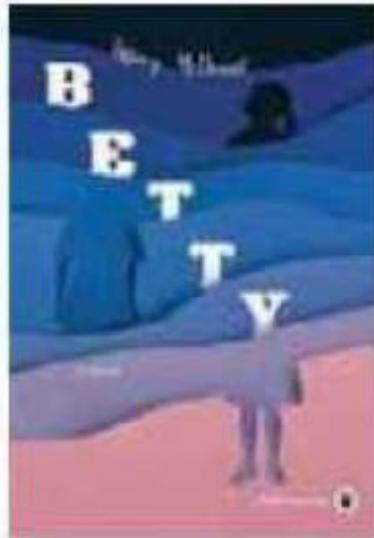


Rentrée littéraire à L'Écume... avec Anne Le Bihan.

PHOTO : ARCHIVES OUEST-FRANCE

Aujourd'hui^{en} France

4 septembre 2020



LA FIN DE L'ENFANCE

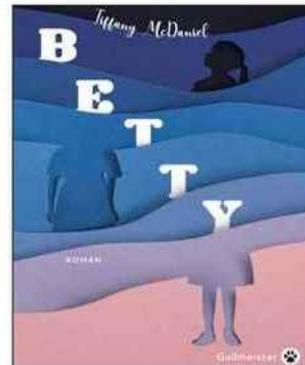
A 7 ans, Betty, fille d'une Blanche et d'un Cherokee, vit heureuse avec ses frères et sœurs dans l'Ohio. Mais elle grandit et perd son innocence. Un roman fort et addictif, qui aborde le métissage, le racisme, les secrets de famille.

*« Betty », de Tiffany McDaniel,
trad. de l'américain par
François Happe, Gallmeister.
720 p., 26,40 €.*

LA TOUR-DU-PIN

Le bouquin du week-end : "Betty", de Tiffany MacDaniel

Chaque vendredi, Nicolas Spitz, libraire de "La Belle histoire", à La Tour-du-Pin, partage ses coups de cœur littéraires. Cette semaine, il nous parle de "Betty", écrit par Tiffany MacDaniel (Éditions Gallmeister). « Mise en garde : il y a tromperie sur la marchandise, ce n'est pas un livre, c'est un chef-d'œuvre ! Préparez des lunettes de soleil, car cet ouvrage est absolument éblouissant. Trouvez une cachette ou un coffre pour le ranger précieusement, car c'est un trésor. Prévoyez une augmentation significative de la fameuse distanciation sociale : dès la lecture de ce merveilleux roman commencée, plus rien ne saura



"Betty", de Tiffany MacDaniel.

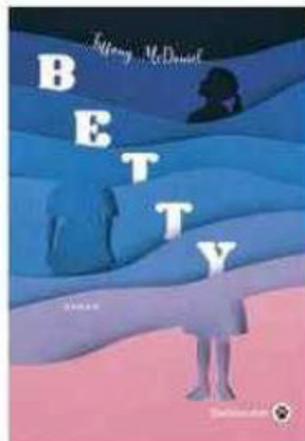
Illustration Éditions Gallmeister

vous sortir de cette bulle lumineuse. Anticipez que ces 700 pages déchirantes vous bouleverseront durablement. C'est à la fois noir, poétique, troublant et magistralement écrit. »

Le Parisien
(WEEK-END)

4 septembre 2020

Livres



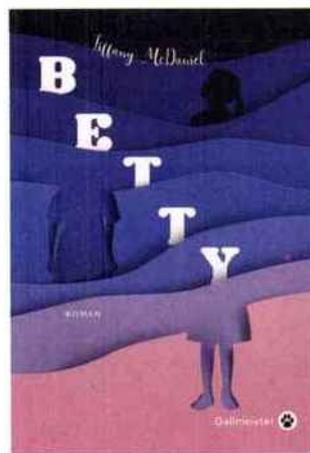
LA FIN DE L'ENFANCE

A 7 ans, Betty, fille d'une Blanche et d'un Cherokee, vit heureuse avec ses frères et sœurs dans l'Ohio. Mais elle grandit et perd son innocence. Un roman fort et addictif, qui aborde le métissage, le racisme, les secrets de famille.

***« Betty », de Tiffany McDaniel,
trad. de l'américain par
François Happe, Gallmeister,
720 p., 26,40 €.***

VOCABLE

17 septembre 2020



ROMANS

BETTY

Ceuvre phare de la rentrée littéraire, *Betty* est une saga familiale située aux confins de l'Amérique rurale, retraçant la vie de la mère de l'auteure. Surnommée « la petite indienne », Betty, née d'une mère blanche et d'un père Cherokee, est la seule parmi ses sept frères et sœurs à avoir hérité de la peau sombre de son père. Se noue alors entre eux une relation privilégiée, infusée de contes et de légendes indiennes, dont le récit sert d'échappatoire au racisme que la famille subit au quotidien. Un roman que Tiffany McDaniel a peaufiné durant près de vingt ans.

Actuellement disponible en librairie, 26,40€, Éditions Gallmeister

LE SOIR

20 septembre 2020

ROMAN



Betty ★★★
TIFFANY MCDANIEL
Traduit de l'américain
par François Happe
Gallmeister
720 p., 26,40 €, ebook
17,99 €

Petite Indienne deviendra grande

Prix du roman Fnac, le deuxième roman de Tiffany McDaniel, raconte l'histoire terrible de sa mère, dont le prénom fournit le titre : « Betty ».

PIERRE MAURY

La dernière fois, on ne l'a pas vue arriver. On a eu tort : *L'été où tout a fondu*, traduit par Christophe Mercier chez Joëlle Losfeld, s'ouvrait d'une manière qui devait pousser à aller voir plus loin : « La chaleur est arrivée en même temps que le diable. C'était l'été 1984, et si le diable avait été invité, tel n'était pas le cas de la chaleur. Mais on aurait dû s'y attendre. Après tout, la chaleur est la marque de fabrique du diable, et depuis quand voyagerait-on sans sa marque de fabrique ? »

On y reviendra peut-être, car l'éditeur du deuxième roman de Tiffany McDaniel a promis une prochaine réédition du précédent. Nécessaire et désormais attendue, car Betty a explosé au visage des libraires, lectrices et lecteurs de la Fnac avec assez d'énergie pour les décider à couronner ce livre de leur prix annuel. Et ils ont eu raison.

Betty, c'est le véritable prénom de la mère de l'auteur. Une photographie de 1962 ou 1963 la montre, fillette, bras croisés, le regard volontaire. « Ma mère, Betty, est née le 12 février 1954 à Ozark, dans l'Arkansas, fille d'une femme aussi saisissante qu'un rêve et d'un père cherokee qui fabriquait son propre alcool de contrebande et créait ses propres mythes. Avec ses onze frères et sœurs, ma mère a grandi dans les contreforts des Appalaches de l'Ohio. » Le roman est son histoire, transcendée par l'écriture et l'imaginaire. Une histoire terrible de rejet, à cause de la couleur de sa peau, héritée de son père. Une histoire pleine de violence. Une histoire pourtant d'une beauté saisissante, où la langue chante et où la dureté des faits s'estompe, sans disparaître, grâce à la permanence des légendes.

Le père de Betty, qui l'appelle souvent « Petite Indienne » (« pour que tu saches que tu es déjà quelqu'un d'important »), connaît les deux faces de la réalité et pèse avec soin la nécessité de présenter l'une ou l'autre, parfois l'une et l'autre, à sa fille. Par exemple, après lui avoir expliqué par une belle histoire l'origine d'une cicatrice de brûlure au creux de la main, il s'interrompt et lance : « Ce que je viens de te raconter, c'est le mensonge dans toute sa splendeur. Est-ce que tu as envie d'entendre la vérité dans toute sa laideur ? » Elle est en effet moins souriante et moins poétique.

Enfoncer le clou

La peau brune de Betty est un problème pour elle, à l'école où elle est affublée d'une foule de surnoms racistes et dégradants. Le jour où, après que la famille a déménagé, elle trouve une copine de son âge pour jouer au ballon, elle est réprimandée par le père de sa nouvelle voisine qui la traite de voleuse tandis que la mère ajoute : « Quand des gens de couleur se sont installés dans le quartier de Maman, elle a dit que même l'eau a commencé à avoir un drôle de goût. » Et encore quelques coups pour enfoncer le clou : sa fille ne peut plus jouer avec le ballon, maintenant qu'une enfant de couleur, forcément pleine de microbes, a mis ses mains dessus. « Les enfants dégoûtants peuvent te faire attraper des trucs dégoûtants. »

Il y a peut-être pire que d'être à demi cherokee. « Dieu nous hait », dit la mère de Betty. Et elle précise : « Nous, les femmes. » Betty a neuf ans. Elle découvre le mal que sa mère a subi. Et, dans la foulée, celui que leur frère aîné fait subir à une de ses sœurs – avant que vienne son tour, si rien ne change. En classe, il lui est interdit de venir en pantalon, ce qui participe de la même oppression. « A ce moment-là, j'ai compris que les pantalons et les jupes, tout comme les sexes, n'étaient pas considérés comme égaux dans notre société.



Comment, d'une telle noirceur, Tiffany McDaniel réussit-elle à tirer un roman exaltant ? © JENNIFER MC DANIEL

Porter un pantalon, c'était être habillé pour exercer le pouvoir. Porter une jupe, c'était être habillée pour faire la vaisselle. »

Comment, d'une telle noirceur, Tiffany McDaniel réussit-elle à tirer un roman exaltant ? Grâce à la superposition de plusieurs cultures qui coexistent sans s'annuler, grâce aussi à la force de cette Betty à laquelle la romancière voue un amour sans limites, assez pour la rendre capable d'en faire quelqu'un qu'on n'est pas près d'oublier.

Quand des gens de couleur se sont installés dans le quartier de Maman, elle a dit que même l'eau a commencé à avoir un drôle de goût

”

25 septembre 2020

LES LIVRES**La petite indienne**

« **Betty** ». Tiffany McDaniel. Gallmeister. 720 pages – 26,40 €.

Roman. Betty, la narratrice, est née en 1954 dans l'Arkansas, d'une mère blanche dépressive et d'un père Cherokee, mais c'est dans un bled perdu de l'Ohio que la famille s'installe définitivement. Sixième enfant d'une fratrie de huit, elle raconte son quotidien dans un univers gangrené par la pauvreté et le racisme. La tendresse et l'imagination poétique de son papa très attaché à ses origines permettent à Betty d'affronter la réalité d'un monde hostile, tout en préservant l'équilibre familial. Un récit émouvant, ponctué de vrais moments de poésie et de drames



Tiffany McDaniel

horribles, alternant tristesse et bonheur, rires et larmes. Lauréate du prix roman Fnac 2020.

Jean-Paul GUÉRY

18 novembre 2021

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

ROMANS BOULEVERSANTS...

**Betty****Tiffany McDaniel**

Surnommée "la petite indienne", Betty grandit et supporte la marginalité et la violence, en écrivant des pages et des pages qu'elle enterre six pieds sous terre, parce qu'il y a des secrets que l'on ne peut dévoiler. Et il y a son père, qui a toujours une légende pour illuminer le quotidien de toute la famille. « Une ode au pouvoir des mots, à la toute-puissance des histoires. Plus simplement encore : une évidence lumineuse. »

> Gallmeister - 720 pages - 26,40 €

LE PÉLERIN

L'ACTU À VISAGE HUMAIN

24 septembre 2020

Une extraordinaire petite Indienne nommée Betty

BETTY, de Tiffany McDaniel

Éd. Gallmeister. 720 p. ; 26,40 €.

L'amour filial et fraternel, la relation à la nature sont au cœur de ce roman profond, bouleversant, en forme de portrait d'une « petite Indienne », écrit par une Américaine d'ascendance cherokee, héritière de conteurs d'histoires et de faiseurs de rêves. Betty, préadolescente, grandit dans un univers onirique et enchanté, avec ses frères : Lint, garçon hypocondriaque ; Trustin, dessinateur au fusain ; ses sœurs, Fraya, qui cache un lourd secret, et Flossie, qui rêve d'être comédienne. Elle doit faire aussi avec les blessures de sa mère, les moqueries des écolières, et le destin tragique de sa fratrie. C'est peu dire que les Carpenter forment une famille à part dans la petite ville sur ces contreforts des Appalaches. La mère, Alka, vient d'une famille blanche, maltraitante, et Landon Carpenter, le père, est un Indien Cherokee, qui connaît les plantes, les tisanes, le racisme et les étoiles... Pour affronter la dureté de la vie, Betty écrit sa douleur, la confie à la terre, s'appuie sur son père, qui glorifie les femmes, et lui donne des ailes. Pour ce roman, Tiffany McDaniel a obtenu le Prix du roman Fnac 2020. ■ M. F.

Notre avis : 🍷🍷🍷

Tribune de Genève

19 septembre 2020

Roman



Auréolé du prix Fnac et promis à d'autres honneurs d'automne, le premier roman de Tiffany McDaniel grince et pleure des sagesse an-

ciennes avec une force irrésistible. Loin de tout misérabilisme, l'Américaine de l'Ohio, 35 ans, y raconte sa mère, sa terre, toutes les femmes qui y ont saigné. La rouquine de lignée cherokee, plasticienne de surcroît, a commencé sa fresque il y a vingt ans, n'esquive pas les abus et le racisme, l'alcoolisme et la pauvreté. Dans ces rudes Appalaches, l'instinct de survie insiste, aussi constant que les calamités qui accablent les êtres. Il coule dans les veines de cette «petite Indienne blanche» la magie des aïeux paternels, des légendes qui émerveillent et constellent le ciel. **C.LE.**

«Betty»

Tiffany McDaniel

Éd. Gallmeister, 716 p.

LES RENDEZ-VOUS LITTÉRAIRES Les livres de la rentrée

Les coups de cœur de Jacques Lindecker

Conseiller littéraire du Festival du livre de Colmar, le journaliste et critique littéraire de l'Alsace, Jacques Lindecker était au Pôle média-culture, ce mardi, pour présenter ses coups de cœur de la rentrée au public, réuni dans l'auditorium.

Betty, le chef-d'œuvre de Tiffany Mac Daniel

En littérature étrangère, la star incontestée et révélation de la rentrée est le livre d'une quasi-inconnue, l'Américaine Tiffany Mac Daniel, s'inspirant de l'histoire de sa mère, *Betty* (éd. Gallmeister), jeune femme née d'une mère blanche et d'un père cherokee. « Un livre immense » dont les

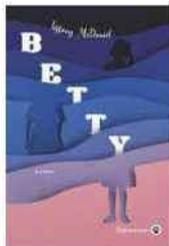
700 pages couvrent la période de 1909 à 1973 et explorent « l'intégralité de l'arc-en-ciel des émotions, autant l'émerveillement que les pires bassesses humaines ». « Une saga formidable qui, par sa puissance d'évocation, nous emporte au cœur de l'Amérique raciste, des inégalités sociales et des drames familiaux. »

Véronique BERKANI

PLUS WEB Notre vidéo sur notre site internet.



6 octobre 2020



Betty, Tiffany McDaniel

Inséparable de Landon, son père cherokee, à la peau sombre, Betty grandit bercée par les histoires fantastiques racontées par cet homme aimant. Lorsque l'innocence lui est brutalement arrachée, c'est dans les mots que la Petite Indienne se réfugie pour quitter l'enfance...

Lauréate du Prix Fnac 2020 pour ce roman, l'auteure américaine a passé dix-sept ans à rédiger ce texte inspiré de l'histoire de sa propre mère. Une fresque familiale d'une puissance inouïe.

Roman. Gallmeister. 720 pages, 26,40 €

CULTURE PARCOURS

TOUT POUR SA MÈRE

Avec *Betty*, Tiffany McDaniel signe un vibrant cri d'amour à sa maman, à travers une odyssée familiale magnifique et douloureuse mais aussi lumineuse et poétique. La romancière américaine, qui est également plasticienne et passionnée de jardinage, nous en parle avec émotion, en exclusivité pour la presse belge, depuis son domicile de Circleville, dans l'Ohio.

ENTRETIEN : PHILIPPE MANCHE

« **C**e livre, écrit Tiffany McDaniel en introduction à cette pure merveille qu'est *Betty*, est à la fois une danse, un chant et un éclat de lune, mais par-dessus tout, l'histoire qu'il raconte est, et restera à jamais, celle de la Petite Indienne. » Cette Petite Indienne, c'est Betty, la maman de Tiffany, née « d'une femme aussi saisissante qu'un rêve et d'un père cherokee ». Lorsqu'elle prend connaissance de ténébreux secrets de famille, l'écrivaine décide de s'attaquer à l'histoire de sa *madre* et, par extension, de toute sa famille. Depuis sa sortie, *Betty* s'impose comme « le » roman américain de cette rentrée littéraire : il a remporté les prix du roman Fnac 2020 et America du meilleur roman 2020, il s'est écoulé à plus de 50 000 exemplaires en France et pas loin des 5 000 en Belgique. Bien plus qu'un manifeste féministe, *Betty* est surtout un roman

magnifique sur l'amour inconditionnel d'une fille à sa mère, un récit incroyablement humain sur le deuil, la perte, l'abandon, l'héritage transgénérationnel, le racisme ; le tout emballé par une écriture poétique et touchante.

Le succès de *Betty* doit vous ravir à plus d'un titre. Peut-être aussi parce que cette histoire personnelle et intime est en passe de devenir universelle ?

J'ai commencé à écrire *Betty* il y a quasi vingt ans. La route a été longue. J'ai en-

« AVANT #METOO, BETTY ÉTAIT JUGÉ TROP FÉMININ ET AUJOURD'HUI, CE GENRE DE TEXTE DEVIENT SUBITEMENT À LA MODE. »

voyé le manuscrit à des éditeurs en 2003 et j'ai lanterné des mois avant d'avoir des retours. Certains me disaient que le livre était trop féminin ; d'autres que des thèmes comme le viol incestueux étaient handicapants pour sa viabilité. Plusieurs personnes m'ont aussi suggéré de faire de Betty un personnage masculin, afin d'avoir un narrateur mâle. A chaque remarque de ce genre, ma détermination augmentait. J'avais en tête les visages des gens de ma famille qui m'avaient raconté leurs viols et je savais au fond de moi que j'avais cette légitimité de leur donner la parole. En fait, plus que le succès, qui me ravit, je suis surtout soulagée que le livre soit enfin dans les librairies.

Betty aurait-il pu voir le jour sans le mouvement #MeToo ?

Cela a assurément ouvert des portes. Avant #MeToo, le livre était jugé trop féminin et aujourd'hui, ce genre de texte devient subitement à la mode. Je pense qu'avant ce mouvement, beaucoup →

CULTURE PARCOURS

→ de personnes ignoraient ou faisaient semblant d'ignorer les violences faites aux femmes – même si il y a eu des féministes avant moi, ce n'est pas le propos. La parole se libère aujourd'hui et c'est une très bonne chose. Je me souviens aussi avoir entendu des gens qui me disaient combien il était risqué d'écrire sur ce genre de choses. Et puis, ces femmes, dont Betty, sont juste des êtres humains. Je ne vois pas ce qu'il y a de risqué à s'y atteler.

L'écriture de Betty vous a-t-elle apaisée, en déposant sur papier les événements douloureux qu'ont vécu votre maman et d'autres femmes de votre famille ?

Absolument. J'ai, d'une certaine manière, entamé une conversation avec mes ancêtres. J'ai engagé un généalogiste qui a remis en perspective tout l'arbre de ma famille, mis la main sur des documents précieux, surtout du côté de la branche cherokee. Quand vous remontez la piste de vos ancêtres, quand vous découvrez leurs visages sur d'anciennes photos, quand vous faites connaissance, finalement, avec des gens que vous n'avez jamais rencontrés et que vous ne rencontrerez forcément jamais, quand vous découvrez des écrits, leurs signatures... Tout cela m'a aidée à construire, à forger, à consolider mon identité et mon héritage amérindien. Ma grand-mère Alka m'a beaucoup parlé de mon grand-père Landon, qui est décédé avant ma naissance. Sa description vient de ce qu'elle m'en a dit de lui. Écrire a été un voyage au cœur d'un récit, certes, mais aussi au cœur de ma propre personne. Comme j'ai commencé à écrire *Betty*

à la fin de mon adolescence et que son écriture m'a accompagnée pendant ma vie d'adulte et jusqu'à sa publication (*NDLR : Tiffany McDaniel est née en 1985*), j'ai porté l'histoire de ma mère et de ma famille pendant toutes ces années.

Sa publication est-elle en quelque sorte une libération ?

Oui, bien sûr, parce que je donne la parole à des femmes qui ont subi des abus, des viols, des incestes. J'avais une certaine responsabilité sur les épaules. Donc oui, je respire beaucoup mieux depuis.

Comment a réagi votre maman, Betty, à la sortie du livre ?

Ma mère a lu *Betty* et ce, depuis mon premier jet. Elle a lu aussi les cinq ou six autres romans que j'ai dans mes tiroirs. Ma sœur, Jennifer a également tout lu

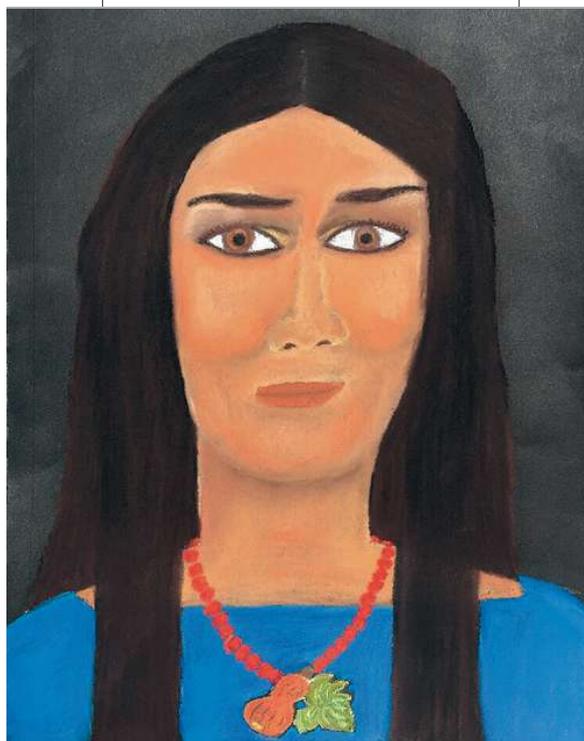
« JE PENSE QUE MON TRAVAIL D'ÉCRIVAIN CONSISTE À CAPTurer TOUTES LES ÉMOTIONS, QUELLES QU'ELLES SOIENT. »

de mes écrits. Ce sont mes premières lectrices. Maman a toujours été très encourageante mais aussi découragée face à la frilosité des éditeurs, que j'évoquais au début de cette conversation.

Dans quel environnement avez-vous grandi ?

Dans un environnement supercréatif. Ma mère est une poétesse extraordinaire. D'ailleurs, le poème qui ouvre *Betty*, *Ma maison détruite*, a été écrit par maman. Aussi loin que je m'en souviens, je l'ai toujours connue son carnet de poésie à portée de main. Est-ce qu'un jour j'aurai envie de publier les poèmes de maman ? Peut-être bien. A la maison, on faisait des spectacles avec mes trois sœurs et ma mère. Jennifer jouait du saxophone et on dansait autour d'elle. Il y avait toujours de la musique, c'était très joyeux et Betty nous a toujours encouragées à nous affirmer artistiquement.

Vous êtes aussi plasticienne et vous dites qu'en écrivant, vous avez besoin de dessiner également vos personnages et les paysages dans lesquels ils évoluent. Pour avoir une vision panoramique de votre récit ?



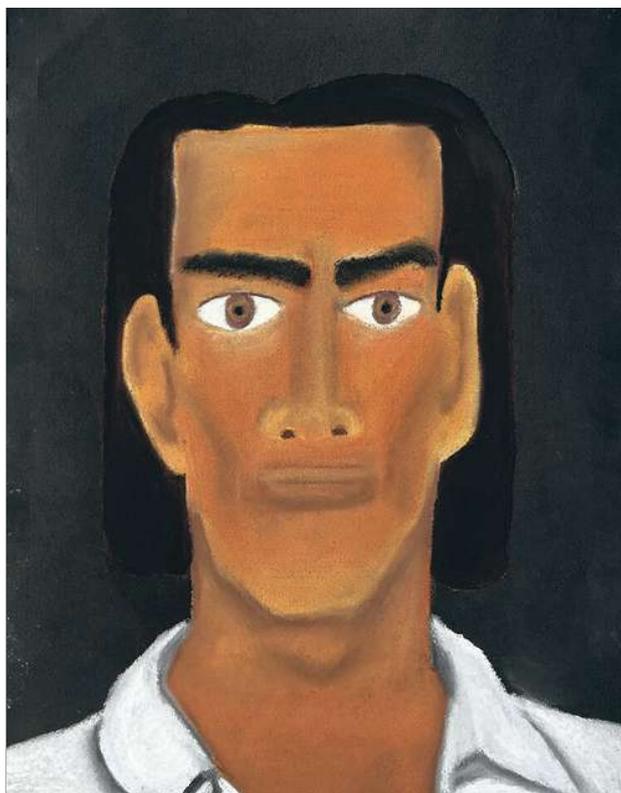
Betty, dessinée par l'auteure, *Protectrice de la courge et du haricot*, une œuvre signée par l'auteure, également plasticienne, et représentant sa mère.

J'ai toujours une planche à dessiner lorsque j'écris et je dessine généralement au fusain ou à l'aquarelle. Ce procédé permet d'extraire le personnage du livre afin de regarder la façon dont il est habillé, son regard, etc. C'est la même chose avec les paysages : je les connais par cœur puisque je n'ai pas quitté l'Ohio depuis ma naissance mais ça ouvre les perspectives de les coucher sur papier.

Dans votre premier roman *L'Été où tout a fondu*, qui ressortira chez Gallmeister en 2022, vous introduisez chaque chapitre par une citation du *Paradis perdu* de John Milton. Pour *Betty*, ce sont des citations de la Bible. Pourquoi ?

J'adore cela. C'est une petite indication que je donne à mes lectrices et lecteurs, la couleur de ce qu'ils s'approprient à lire. La lecture de *Paradis perdu*, dans ma vingtaine, m'a retournée mais surtout, le poème correspond bien à l'histoire d'un homme qui invite le diable à sa table, comme c'est le cas de *L'Été où tout a fondu*. Les citations de la Bible, c'est aussi, d'une certaine façon, rappeler qu'à l'époque où Betty a grandi, dans l'Amérique des années 1950, la religion était très importante avec cette notion de péché, de bien,

« ÉCRIRE A ÉTÉ UN VOYAGE AU CŒUR D'UN RÉCIT, CERTES, MAIS AUSSI AU CŒUR DE MA PROPRE PERSONNE. »



Landon, le grand-père de Tiffany McDaniel, est, lui aussi, au cœur du récit.

de mal, de culpabilité. Alors une fois le chapitre achevé, je cherchais la citation la plus appropriée. J'ajoute que les citations évoluent aussi au fil du récit et en fonction du personnage principal du chapitre en question.

Certains passages de *Betty* sont physiquement douloureux et, malgré tout, vous y glissez de la lumière. Comment arrivez-vous à ce délicat équilibre ?

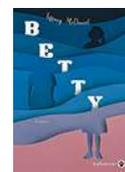
C'est un peu comme dans la vie. Dans tous les événements douloureux que nous traversons, arrive un moment où le paysage se fait plus lumineux. Cette balance s'impose d'elle-même et fait partie intégrante de l'évolution naturelle de l'histoire. Plus généralement, je pense que mon travail d'écrivain consiste à capturer toutes les émotions, quelles qu'elles soient.

Vous êtes également férue de jardinage et vous dites qu'en étant connectée à la terre, vous cultivez le lien qui vous unit avec vos ancêtres...

Ma mère nous a toujours appris, à mes sœurs et moi, à cultiver la terre, à nous intéresser aux plantes, aux arbres, etc. Je suis depuis immensément respectueuse envers la nature, la Terre, les animaux, tout ça fait partie de ma vie. Quand je parle de connexion, c'est parce que j'accomplis les mêmes gestes que mes ancêtres. Comme planter des graines, par exemple, ou travailler la terre. C'est dans mon sang. En fait, c'est comme l'écriture parce que si je remonte dans ma mémoire, les premières images que je vois, c'est la petite Tiffany en train d'écrire, de dessiner, d'inventer des histoires.

Avec vos deux romans, vous explorez le passé, le présent et le futur de votre terre natale, l'Ohio. Quel regard portez-vous sur le futur des États-Unis ?

J'évite de parler politique parce que le sujet est trop clivant et l'État de l'Ohio n'est pas le pays tout entier. C'est sûr que je sais ce qui se passe. Les violences policières, George Floyd ; ça ne date pas d'hier. La question du racisme, au cœur de mon premier roman, non plus. J'ai bien conscience que nous avons encore d'énormes progrès à faire. Tout ça pour vous dire que j'espère une issue heureuse pour le 3 novembre prochain, tout en m'attendant au pire. **V**



(1) *Betty*, par Tiffany McDaniel, traduit de l'anglais (États-Unis) par François Happe, Gallmeister, 716 p.

Le matricule des anges

Le mensuel de la littérature contemporaine

16 juillet 2020

TRADUCTION
SUR QUEL TEXTE TRAVAILLEZ-VOUS ?

Betty de Tiffany McDaniel

par François Happe*

Je viens de terminer la (re)traduction de *The Scarlet Letter*, de Nathaniel Hawthorne pour les éditions Gallmeister. Des mois passés à scruter la phrase hawthornienne, longue, complexe, labyrinthique – véritable leçon de lecture –, à m'efforcer de rendre autant que faire se peut les superbes subtilités d'un style ciselé, sans vraiment parvenir à me persuader que je suis bien en train de réaliser ce rêve de traducteur – l'un des miens, en tout cas –, mettre en écriture ce chef-d'œuvre incontesté de la littérature américaine, un texte (surtout que personne n'aille crier sur les toits ce qui suit) que j'aurais volontiers traduit gratuitement, pour rien, si ce n'est le plaisir de relever ce défi. Aussi, lorsque le téléphone sonne et qu'Oliver Gallmeister me propose « un roman formidable », j'avoue que ma première réaction se teinte d'une certaine perplexité. Formidable ? Oui, m'assure-t-il. Et il me parle de *Betty*, le deuxième roman de Tiffany McDaniel. Il se trouve que j'ai lu, tout à fait par hasard, son premier roman, *The Summer That Melted Everything*. Évidemment, le rationaliste en moi voit comme un signe dans cette coïncidence. Plus sérieusement, j'ai trouvé ce premier roman étonnant, et puis, comment résister à l'enthousiasme d'un lecteur tel qu'Oliver Gallmeister ? Je dis donc oui à *Betty*, récit à la première personne (un genre que j'apprécie particulièrement, peut-être parce qu'il favorise, ou flatte, la ventriloquie du traducteur) d'une jeune métisse, fille d'une mère blanche « si belle que les miroirs se lamentaient en son absence » et d'un père cherokee versé dans les vertus curatives des plantes et conteur fantasque qui fabrique ses propres mythes comme son propre alcool clandestin.

Après avoir parcouru les toutes premières pages, j'interromps ma lecture. L'idée s'impose à moi que je dois me lancer dans la traduction de ce texte sans savoir à l'avance ce qui va se passer. Peut-être cela s'explique-t-il par un sentiment d'immédiateté, l'abolition d'une distance opérée par ce présent qui m'apostrophe dans le prologue (« Je ne suis encore qu'une enfant, pas plus haute que le fusil de mon père. ») je veux me placer dans la situation du lecteur à qui ce récit va se révéler page après page, et il m'apparaît que le geste de la traduction doit, dans toute la mesure du possible, être empreint d'une certaine spontanéité, de cette sensation de découverte. Bien sûr, cela impliquera de nombreux retours en arrière et de nombreuses révisions – combien de formulations différentes ai-je envisagées par la suite pour traduire la phrase-coup de poing qui ouvre le premier chapitre, « *A girl comes of age against the knife.* », avant de m'arrêter sur « *Devenir femme, c'est affronter le couteau* » ! Mais le premier jet doit être, me semble-t-il, aussi « innocent » que possible. Savoir signifie perdre son innocence, comme en fait l'expérience, au fil des pages, la narratrice éponyme qui, en manière d'avertissement, situe son récit dans un coin de campagne de l'Ohio « où tous les serpents dans les hautes herbes de la prairie savent comment les anges perdent leurs ailes. » Comme

presque toutes les histoires racontées par un narrateur autodiégétique, *Betty*, c'est avant tout une voix, une musique qui, imperceptiblement, exerce sur le lecteur une sorte de fascination. Il y a quelque chose d'incantatoire dans la sobriété poétique du langage que la narratrice invente pour son personnage au cours de la douzaine d'années que couvre le récit. C'est donc cette voix qu'il convient de rendre, par le choix des termes, leur registre, le rythme des phrases, la qualité idiomatique du langage, voire par des répétitions qui n'auraient pas eu leur place ailleurs.

1961 : après des années de nomadisme, la famille de Betty (cette dernière, sixième de huit enfants, est alors âgée de sept ans) s'installe dans la petite ville de Breathed, dans une maison à l'abandon que la rumeur dit maudite. C'est dans ce décor pastoral, sorte d'Éden illusoire, que la tragédie et l'abjection viennent bouleverser la vie de Betty. « *Pris entre Dieu et le diable, l'arbre de notre famille a grandi avec des racines pourries, des branches brisées et des feuilles rongées par les champignons.* » Dotée d'une résilience hors du commun, Betty écrit – sur des bouts de papier qu'elle enferme dans des bocaux avant de les enterrer – la laideur et l'insoutenable qu'elle découvre, pour, en même temps, les mettre à distance et les garder « sous la main », figurant ainsi, bien avant de pouvoir en analyser la signification, la vertu cathartique de l'écriture. Contrairement au chêne des marais près de sa maison qui « *pousse tordu et amer parce qu'il ne croit pas en la lumière* », Betty rejette la possibilité d'une malédiction inéluctable, et si son récit terrible constitue à certains égards un voyage au bout de la noirceur, il n'en reste pas moins lumineux. La clarté qui en émane tient à la fois à la prose poétique, onirique parfois, de Tiffany McDaniel et au lyrisme avec lequel la narratrice nous aspire peu à peu dans le monde qu'elle décrit pour, finalement, affirmer sa foi dans la vie et aboutir à cette déclaration d'indépendance qu'est l'acte d'écriture.

Betty aborde, entre autres, des sujets aujourd'hui largement débattus (discrimination, violence faite aux femmes...), mais si Tiffany McDaniel dit s'être inspirée de la vie de sa mère et de ses aïeules, son texte ne se donne absolument pas comme témoignage (auto)biographique. En tant que genre, le roman, faut-il le rappeler, n'a nul besoin de la caution du réel. *Betty* est d'abord une constellation d'histoires (re)créées, (ré)écrites, (ré)inventées, fantasmées, peut-être, portées par une écriture originale et où l'imagination transcende un possible vécu que l'on se gardera bien de mesurer. Tiffany McDaniel livre au lecteur un roman au sens plein du terme. Cela aussi est à mettre à son crédit. Parce que, en fin de compte, qu'a-t-on inventé de mieux que la fiction pour parler de la réalité ?

* François Happe a traduit entre autres James McBride, Bruce Holbert, Tom Robbins. *Betty* (720 pages, 26,50 €) paraît aux éditions Gallmeister le 19 août.

Le Télégramme

19 août 2020

CONCARNEAU

Albertine livre ses coups de cœur de la rentrée

Plus de 500 nouveaux romans sont annoncés dans les prochaines semaines en cette rentrée littéraire. Pour y voir plus clair, la librairie Albertine nous présente quatre de ses coups de cœur.

Guirec Flécher

● La traditionnelle rentrée littéraire démarre cette semaine dans un contexte inédit. Pour la librairie Albertine, située 5, rue des Écoles, il s'agit d'effectuer une vraie sélection sur quelque 500 titres annoncés. « On essaye de ne pas avoir que les grosses sorties, mais de proposer un vrai choix, en se concentrant sur des auteurs un peu moins connus que l'on va pouvoir défendre », témoigne la librairie, Héroïse Adam. L'occasion pour elle de présenter quatre coups de cœur à mettre d'urgence sur ses étagères d'ici les prochaines semaines.



La librairie Héroïse Adam avec, dans ses mains, « Âge tendre » de Clémentine Beauvais. Un livre à la fois « très drôle et en même temps très émouvant ». Le Télégramme/Guirec Flécher

4 « Betty » de Tiffany McDaniel

L'un des plus « beaux romans de la rentrée. À la fois dur et très poétique », selon les mots d'Héroïse Adam. Le livre raconte l'histoire de la petite Indienne Betty Carpenter, née dans les années soixante aux États-Unis, métisse d'une mère blanche et d'un père cherokee. « On suit son existence, sa vie où elle va traverser des moments parfois très difficiles. Il y a une musique dans l'écriture dans laquelle on est complètement emportée », assure la librairie. Aux éditions Gallmeister. disponible dès le 20 août. Tarif : 26,40 €.



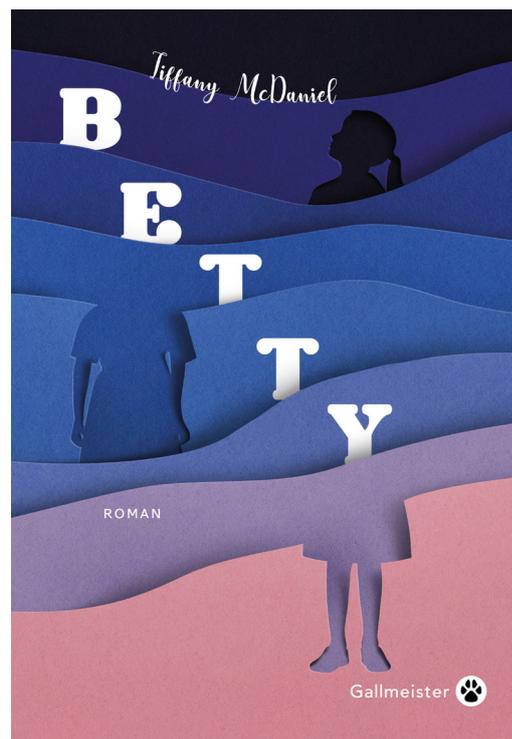
29 août 2020

"Un livre qui m'a bouleversée, qui m'a marquée, qui est absolument génial. L'éditeur me l'avait chaudement recommandé, et c'est à ne pas louper dans cette rentrée littéraire. Tiffany McDaniel est une jeune auteure qui vit dans l'Ohio et l'histoire se passe dans les contreforts des Appalaches. On sent qu'elle connaît cette région, qu'elle est proche de cette nature. C'est une auteure qui sait prendre son lecteur par la main, c'est assez doux. Elle raconte les mystères de l'enfance, par la voix de la petite fille. On sent que l'auteure a vécu des choses similaires à son héroïne.

Betty Carpenter est la sixième d'une grande fratrie, et on l'appelle La P'tite Indienne car elle ressemble à son père, amérindien marié avec une Américaine blanche et on va voir l'histoire de cette petite fille, une histoire de famille, une histoire pas comme les autres. Marquée par le racisme, mais aussi ce qui fait la famille dans tout ce qu'elle a de plus aimant, mais aussi dans ce qu'elle a de plus horrible. C'est un roman qui n'est pas facile, mais on va suivre l'histoire de cette petite fille et de ses frères et soeurs et leur installation dans une petite ville de l'Ohio.

Un des livres qui marquera cette rentrée. Un livre pour moi exceptionnel de par sa douceur et son âpreté, un roman à ne pas louper.

Julie, librairie L'Embellie - La Bernerie-en-Retz



Le Télégramme

21 septembre 2020

Betty, une ode à la puissance de l'amour paternel

Tiffany McDaniel signe avec « Betty », un récit initiatique bouleversant dont l'héroïne, une petite Indienne, grandit sous l'aile protectrice d'un père à la sagesse cherokee.

Note : 5/5

Les seuls chiffres que Landon garde en tête, c'est le nombre d'étoiles qu'il y avait dans le ciel la nuit où ses enfants sont nés. Huit en tout si Yarrow et Waconda, morts tout petits, comptent aussi. Les deux aînés, Leland et Fraya, puis Flossie, Trustin et Lint. Et Betty bien sûr, celle qui avait le plus d'étoiles, la seule à avoir, comme son papa, « un cœur en verre ». Une petite Indienne : « Polly la rouge, Tomahawk kid, Pocahontas » ou « la squaw » ricanent les gamins de l'école... Betty née au creux des années 50 « sang-mêlé », mère blanche, père cherokee, grandit dans les contreforts de l'Ohio. Au plus près d'une nature nourricière et de villageois ignares et racistes.

Mais il y a le père, Landon, un immense champ de fleurs à lui tout seul. Un immense chant d'amour paternel capable, quand il ne concocte pas ses tisanes ancestrales, de faire naître des étoiles au creux de la nuit la plus obscure à grand renfort de mythes et de légendes. Entre potager et atelier de mise en bocaux, il veille sur sa tribu comme une louve sur sa portée. Mieux vaut, car la vie dans l'Amérique de Kennedy et Lyndon Johnson n'est pas, pour Betty, pavée d'occasions prometteuses. Plutôt une zone de combat contre les autres, contre elle-même aussi, pour s'éveiller au monde, apprendre - comme le lézard qui tranche sa queue - à perdre une partie de soi quand la mort frappe, sans y gagner en gravité. Devenir consciente de la façon dont vacille une lumière qui s'éteint sans renoncer pour autant. S'accepter enfin, tel qu'on est : parvenir à construire sa maison pour ne pas habiter celle des autres. Et refuser aussi l'ambition de la haine « car nous avons trop d'ennemis dans la vie pour en faire partie nous-mêmes ». Jusqu'à ce que la mort de ce père tant aimé signe la perte définitive de l'innocence et la mort de l'enfance.

Au fil des 700 pages de ce magnifique récit initiatique, Tiffany McDaniel narre l'histoire de sa propre mère et la vie de sa famille sur plusieurs générations. Elle tient la plume mais délègue la narration à son héroïne, Betty. C'est donc la jeune Indienne qui relate à la première personne les joies et les drames de la fratrie, et notamment de la sororité. Plus qu'un roman à la trame biographique, il s'agit là d'un chant, d'une danse, d'un éblouissant éclat de lune qui transportera le lecteur jusqu'à la parution prochaine – toujours chez Gallmeister – du tout premier livre de l'auteur : l'été où tout a fondu. La promesse est si belle...

(Gallmeister)

Betty, Tiffany McDaniel, Traduction François Happe, Gallmeister, 26,40 €

**Betty,
de Tiffany McDaniel**

Roman. Attention, roman puissant. *Betty* conte l'enfance d'une « Petite Indienne » qui se cogne à la violence du monde et en retire des éclats brillants. Un texte sombre et lumineux où la poésie côtoie la sauvagerie, et où les gamines sont parfois plus fortes que les grands. Traduit de l'anglais (États-Unis) par François Happe. Gallmeister, 720 p, 26,40 €



Le tour du monde en 80 livres

80 livres pour faire le tour du monde,
aller à la rencontre de nouveaux destins,
de nouveaux parfums, de nouvelles idées.
80 ouvrages, du roman à la bande dessinée,
de l'essai à la poésie, sélectionnés
par toute la rédaction pour vous faire voyager
tout l'été, où que vous soyez.



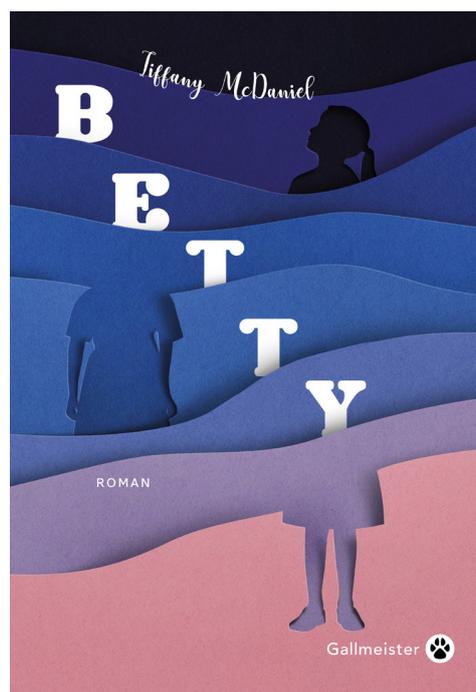
5 octobre 2020

Notre coup de coeur de la rentrée littéraire. C'est sans doute un des meilleurs livres que j'ai lu ces derniers mois, et peut-être même plus.

C'est l'histoire de Betty, une petite fille qui est la sixième d'une fratrie de huit enfants. C'est une famille assez pauvre, qui vit dans l'Ohio, le papa est indien, sa fille lui ressemble beaucoup, on est dans les années 1960, et elle va raconter sa vie de famille dans un état très raciste.

Ce qui est très intéressant, c'est que le roman mêle une tragédie terrible parce que ce que Betty vit est absolument épouvantable, dramatique. Elle va surmonter des épreuves quasiment insurmontables et ça s'entremêle de moments de poésie pure et de beauté absolue. C'est vraiment un roman extraordinaire.

Sandra Charroin, Librairie de Paris - Saint Etienne

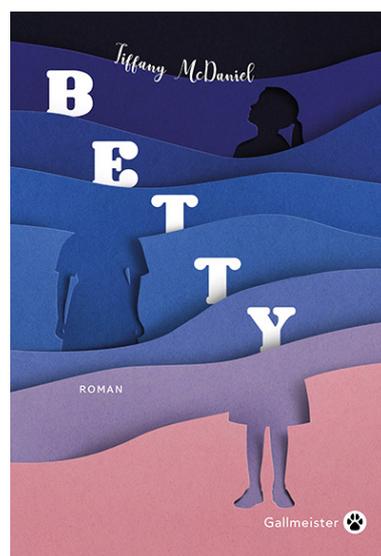




27 septembre 2020

Ça aurait pu être une histoire extrêmement sordide, car beaucoup de malheurs s'abattent sur cette famille, de lourds secrets, mais en même temps, une très belle lumière se dégage de ce livre. On lit le livre avec les yeux d'une petite fille. Il y a son père, qui est extraordinaire et reste très lumineux malgré tout ce qui leur arrive. L'atmosphère est très étrange. On est toujours confrontés au mal, mais le bien est toujours là et permet à Betty d'avoir la tête dans les étoiles. Il y a toujours de l'espoir, notamment grâce au père et ses légendes cherokees.

Sophie, Librairie Lettres Libres - France Bleu Pays de Savoie Matin Week-end



l'orne

hebdo

26 août 2020

LECTURE. Betty, « le grand coup de cœur de cette rentrée littéraire »

Tout l'été, les libraires du Passage à Alençon dévoilent leurs coups de cœur littéraires. Cette semaine : Évelyne Charpentier présente Betty de Tiffany McDaniel

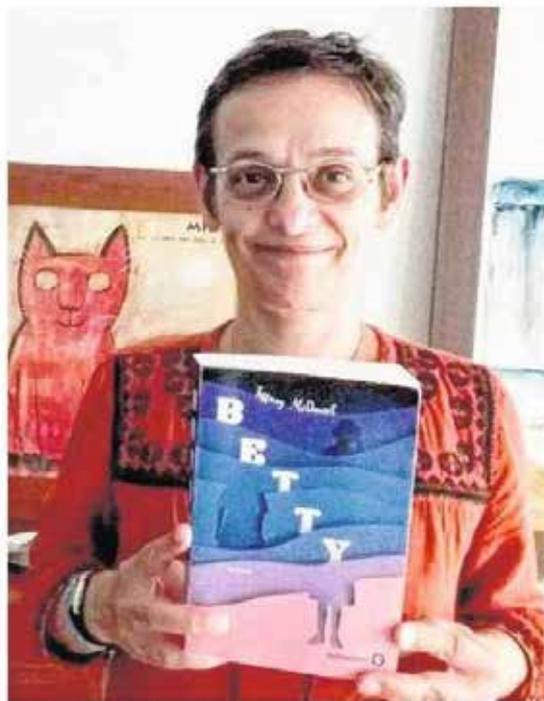
Betty est une petite indienne qui, pour grandir et supporter la marginalité et la violence, écrit des pages et des pages, qu'elle enterre six pieds sous terre parce qu'elle ne peut exprimer sa souffrance à voix haute, parce qu'il y a des secrets que l'on ne peut dévoiler, parce que l'on ne veut pas faire de peine.

Aux États-Unis dans les années 1950

Et il y a son père, guérisseur et formidable conteur, qui a toujours une légende pour illuminer le quotidien de la famille.

Nous sommes aux États-Unis, dans les Appalaches en Ohio, dans les années 1950. L'auteur puise son inspiration dans son histoire familiale, en particulier celle de sa mère, femme et mère courage qui a dû lutter pour préserver son intégrité et affirmer son pouvoir, ce pouvoir que la tribu Cherokee accordait aux femmes au temps d'avant, avant l'arrivée des blancs.

Et celle de son grand-père indien, le père de Betty qui a tout fait pour préserver la mémoire et



Évelyne Charpentier, libraire au rayon littérature, fait de Betty, de Tiffany McDaniel, son « premier et très grand coup de cœur de cette rentrée littéraire ».

les coutumes de son peuple en parlant sans cesse à ses enfants de leurs ancêtres.

« Un roman noir envoûtant »

À cette époque, un mariage mixte était peu convenable et admis. Les enfants à l'école ne se privaient pas de se moquer de Betty, enfant métis qui avait la couleur de peau de son père. Mais Betty savait que ce père si grand et si fort la consolait et au besoin, elle savait elle-même se défendre.

« C'est un roman magistral qui vous captive dès les premières pages », assure Évelyne Charpentier, libraire au rayon littérature. « C'est aussi un roman noir envoûtant, traversé par des éclairs de lumière. »

Et l'Alençonnaise de conclure : « Tout simplement magnifique ! Mon premier et très grand coup de cœur de cette rentrée littéraire. »

▲ Betty de Tiffany McDaniel. Aux éditions Gallmeister. 26,40 €.

22 septembre 2020

LE CHOIX DU LIBRAIRE**Tatiana Zunitow**

Librairie Horizons SCOP à Riom (63)

Avec *Betty*, de Tiffany McDaniel, Tatiana Zunitow choisit un premier roman très remarqué en cette rentrée littéraire, lauréat du prix du roman FNAC. « Nous aimons beaucoup les éditions Gallmeister », souligne la libraire. Au-delà de cet a priori favorable, elle reconnaît « une très bonne surprise » avec ce roman, largement inspiré de la vie de la mère de l'auteure, Betty, la narratrice. La famille de la jeune Betty vit dans des conditions difficiles : la mère blanche et le père indien cherokee s'enfuient face à l'hostilité de la famille de la mère, dans l'Ohio des années 30. Malgré tout, la vie de Betty et de ses nombreux frères et sœurs est heureuse : « il y a beaucoup d'amour dans la famille », explique Tatiana Zunitow. « Ce long récit familial est écrit de manière très poétique, et accorde une large place aux paysages et à la nature », observe la libraire, qui met aussi en avant l'intrigue et la fluidité de l'écriture. « C'est très beau », conclut-elle.

Pascale Fauriaux

La sélection de Jean-Rémi Barland

Betty, la petite Indienne au grand courage



Tiffany McDaniel.

/ PHOTO JENNIFER MCDANIEL

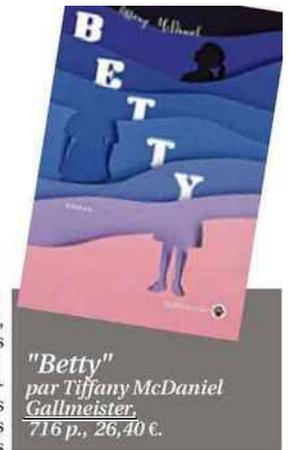
Les féministes, ou plus prosaïquement ceux qui se battent pour la dignité dans les rapports entre les deux sexes, ont trouvé en l'Américaine Tiffany McDaniel un nouveau porte-drapeau. Ils ne sont pas près d'oublier Betty Carpenter, l'héroïne de son roman qui donne la parole à une Petite Indienne, la sixième de huit enfants. Se passant dans le sud de l'Ohio, dans les contreforts des Appalaches où vécut la mère de l'auteur, l'intrigue qui se déploie sur plus de 700 pages est un hymne à la tolérance, au courage, au rejet des ostracismes et de la violence. Mais pas de prêchi-prêcha dans ce roman haut en couleur, qui s'impose comme une envoûtante expression de soi, du lumineux, du lumineux, et encore du lumineux, du tragique

aussi, sans une miette de gras narratif, débarrassée de métaphores inutiles et d'adjectifs redondants. C'est véritablement du côté de William Styron et Pat Conroy que se situe Tiffany McDaniel. "Betty" s'inspire de la vie réelle de sa mère. "Je suis née en 1954 dans une baignoire vide à pieds de griffon, dans l'Arkansas", confie-t-elle. "Quand maman a perdu les eaux, sur le siège des toilettes, l'endroit le plus proche où elle pouvait s'allonger était la baignoire. J'ai été nommée Betty en hommage à Bette Davis. Papa a prétendu qu'il avait rencontré l'actrice à un bal, alors qu'ils étaient tous deux suffisamment jeunes pour n'avoir pas encore de partenaire", ajoute-t-elle. Née d'une mère blanche torturée et d'un père Cherokee à la peau sombre, qui la surnomme "sa petite Indienne", Betty est plutôt une enfant heureuse, insouciant, optimiste. La réalité cruelle frappera à la porte de ses songes, pour la dévaster et surtout lui ouvrir les portes de secrets de famille. C'est donc autant pour raconter les siens que pour confier sa douleur aux pages d'un carnet intime que Betty prendra la plume. Ni blanche ni noire, Betty affronte les adultes et se libère par la force de la parole. Avec pour allié objectif son père Landon Carpenter, homme conteur qui trouve toujours les mots pour soigner les maux, des mots en

lien avec la nature, des mots enchantés et enchanteurs, des mots hors du temps e t d e s

modes. Il est rare de croiser dans la littérature un père aussi bienveillant que l'est Landon. Toujours aimant et qui protège chacun de ses enfants. Son message est d'amour et d'espoir, nourri de récits bigarrés. Ce père ressemble un peu au père d'Elio, qui illumine de sa présence "Appelle-moi par ton nom" ("Call me by your name") signé par André Aciman. Alors que dehors soufflent l'inceste et l'humiliation, le nid dans lequel Landon maintient Betty et ses frères et sœurs demeure douillet et synonyme d'utopie. On est saisi par la beauté sauvage de certains chapitres chargés de décrire la nature de manière panthéiste et on demeure bouleversés par la somme de révélations que Betty nous adresse au fil de ses propres découvertes concernant pas mal de choses qu'on aurait dû lui cacher. Un roman au souffle épique aux accents de conte universel. Grandiose.

Jean-Rémi BARLAND



"Betty"
par Tiffany McDaniel
Gallmeister
716 p., 26,40 €.

livre

Lectures de rentrée : « Sublime Betty »

« Devenir femme c'est affronter le couteau. C'est apprendre à supporter le tranchant de la lame et les blessures. Apprendre à saigner. Et malgré les cicatrices, faire en sorte de rester belle et d'avoir les genoux assez solides pour passer la serpillière tous les samedis. Ou bien on se perd, ou bien on se trouve. »

Dès les premières lignes de Betty, le roman de Tiffany McDaniel, le ton est donné. Du haut de ces quelques années et avec sa toute sa candeur, Betty offre une verticalité sur les violences faites aux femmes. Tout y passe, le viol, l'inceste, la tentative d'avortement, les souffrances infligées au corps. Le sien, ou celui de ses sœurs, de sa mère.

Mais ce roman n'est pas que noirceur. Car Betty c'est aussi la lumière. Elle filtre à travers les personnages des frères, du père Landon, un Cherokee à l'imaginaire plus vaste que les plaines de l'ouest mais aussi et surtout dans la relation fusionnelle qu'il entretient avec Betty, sa « Petite Indienne ». Entre les deux, des liens forts, un amour immodéré de la nature, des mots comme remèdes à tous les maux et une poésie de tous les instants. Dans ce roman universel, l'autrice embrasse l'histoire des femmes sur plusieurs générations. Le résultat est d'une force incroyable.

Cor. NR : P.-O. Lombarteix

« Betty », Tiffany McDaniel,
éditions Gallmeister. 716 p.,
26,40 €.



Un roman d'une force
incroyable.

Le Républicain Lorrain

9 octobre 2020

Culture

Le coup de cœur du libraire

BETTY

de **Tiffany MacDaniel**

À la librairie La Fabrique, 46, boulevard de La Rochelle à Bar-le-Duc (55), Rémi Grandidier ne mâche pas ses mots pour convaincre les lecteurs de faire absolument la connaissance de Betty.

« Bon. Écoutez-moi bien. C'est écrit sur la fiche du livre : 720 pages. Eh bien, laissez-moi vous dire ceci : il n'y a pas une seule page de gras.

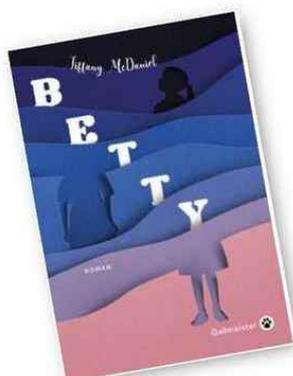
Le pitch est simple, et a déjà été écrit. Betty a 10 ans au début de l'histoire, elle en aura 20 à la fin, et tout aura changé.

Le fond, la forme, les personnages, leurs profondeurs, et l'amour profond qui lie les membres de la famille Carpenter.

Voilà, par contre, où se situe le prodige de ce livre. En fait, toute la famille tient ensemble grâce au père, Landon, un personnage lumineux, qui irradie littéralement ce texte, qui console et aide ses enfants comme il peut, au travers des légendes cherokees qu'il raconte et qu'il invente au gré des circonstances.

Il tient tout ce petit monde, Betty (la-fille-la-plus-forte-du-monde) aussi, et il en faudra du courage pour supporter les drames et les horreurs qui gravitent autour et dans la famille Carpenter, royaume dans lequel on découvrira quelque chose de pourri... Une lecture extraordinaire, intense de bout en bout. Vous n'oublierez jamais Betty, Landon, Lint, Flossie, Fraya, grand-père Lark. Voilà LE livre à ne pas rater. »

/ Éd. Gallmeister. 720 pages. 26,40 €.

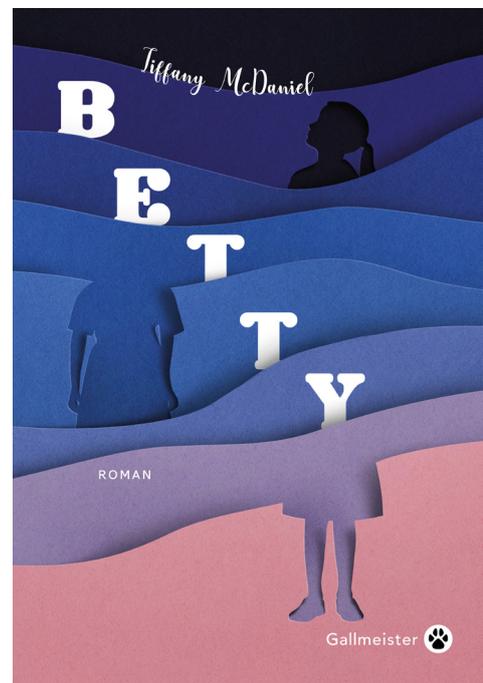




25 septembre 2020

Un petit bijou. L'histoire de la mère de l'auteure, qui est née dans les années 1950 dans l'Ohio. Ce qui est terrible, c'est que la famille est frappée par des malédictions, des drames, et le père est quelqu'un d'extrêmement positif. Le père est incroyable, admirable, c'est lui qui guidera Betty vers l'écriture. Un roman sur la transmission, la résilience : comment on peut vaincre les histoires du passé ? Une écriture magnifique, puissante, poétique, évocatrice.

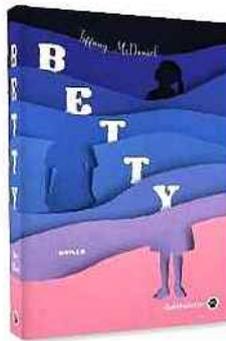
Valérie Expert - Sud Radio



Ma(g)ville.fr

2 septembre 2020

Bourg-en-Bresse



Betty

de Tiffany McDaniel

Éd Gallmeister. 26,40€

« Betty, la petite Indienne, grandit dans l'Ohio au sein d'une grande famille de lignée Cherokee. Elle devra bientôt affronter le monde des adultes et en découvrir les plus noirs secrets. Un grand roman d'une puis-

sance absolument incroyable, un portrait magnifique, où le réel et l'imagination de l'autrice se mêlent de manière sublime pour nous offrir une des plus belles lectures de l'année 2020...
Un petit chef-d'œuvre ! » **Juliette**

Le Pays Briard

Juin 2024

Betty de Tiffany McDaniel

LE CHOIX DE LA LIBRAIRIE DE COULOMMIERS.

L'écriture de Tiffany McDaniel se nourrit des paysages de collines ondulantes et de forêts luxuriantes de la terre qu'elle connaît. Elle est également poète et plasticienne. C'est le choix de Manon, de la librairie de Coulommiers.

Beaucoup sont ceux qui ont déjà découvert Betty, mais nombreux sont ceux encore qui ne connaissent pas ce titre, ou en ont entendu parler sans jamais s'y plonger. J'espère être aujourd'hui celle qui vous convaincra une fois pour toutes !

Betty, c'est l'histoire d'une jeune fille aux origines cherokee. Une « Petite Indienne », comme elle est appelée, dont la vie est ponctuée de joies et de malheurs. Ce livre raconte son histoire, de sa naissance à l'âge adulte, de son enfance innocente à la découverte des premiers secrets de sa famille.

Le résumé

Betty n'est autre que la mère de Tiffany McDaniel. Ainsi, l'autrice ne raconte pas seulement une histoire : elle raconte celle de sa famille, de ses origines. Et cela rend la lecture d'autant plus marquante et bouleversante.

Il faut être conscient, avant de se lancer dans Betty, que le voyage ne sera pas facile. Le fait est que le roman fait plus de 700 pages, et même si on ne les voit pas défiler, chacune d'entre elles laissera sa marque en vous. Car le moins qu'on puisse dire, c'est que Betty et sa famille n'ont pas eu la vie facile. Au contraire, cette dernière a été ponctuée de violences en tout genre, d'agressions, de racisme, de sexisme et de morts. Certaines scènes sont choquantes, crues, décrites avec précision par une plume impitoyable. Pour autant, elles sont nécessaires, car elles dépeignent un quotidien trop souvent ignoré et une époque bien plus sombre qu'elle ne l'a laissé paraître.

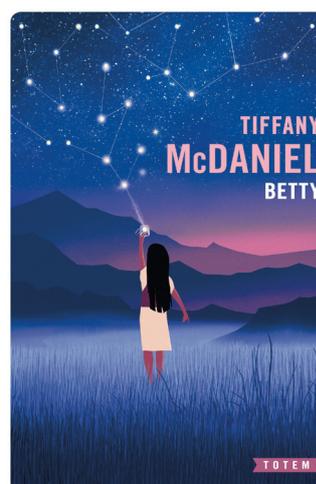
« Ce que je viens de te ra-conter, c'est le mensonge dans toute sa splendeur. Est-ce que tu as envie d'entendre la vérité dans toute sa laideur ? »

Heureusement, Betty a son père. C'est le pilier de la famille, celui qui guide ses enfants vers la lumière, celui dont elle tient sa peau sombre et ses traits cherokee. Il est l'homme qui a survécu à la méchanceté des hommes et qui continue de la subir, à cause de sa couleur et de ses racines. Pourtant, ce sont ces dernières qui lui permettent de tenir, et ces dernières qui rendent la vie de Betty si belle et pleine de sens.

« Sans racines, on est ballotté au gré du vent »

Les légendes cherokee berce la famille Carpenter. Chaque événement, chaque blessure, chaque expérience, donne lieu à une histoire. A un conte. Tous ou presque détiennent une morale, qui permet de mieux comprendre le monde, ou du moins de mieux accepter certaines de ses facettes. C'est en elles que se trouve toute la poésie de ce roman, toute sa joie et ses espoirs. Ce sont ces dernières qui apportent un peu de légèreté dans ce quotidien où la cruauté est omniprésente.

« J'ai compris une chose à ce moment-là : non seulement Papa avait besoin que l'on croie à ses histoires, mais nous avions tout autant besoin d'y croire aussi. » Betty est un roman dont on ne ressort pas indemne. Il est aussi difficile que magnifique, aussi dur que doux, aussi laid que merveilleux.



America

L'AMÉRIQUE COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS LUE

Automne 2020



**PRIX
AMERICA**

Quels sont les meilleurs livres américains de l'année? Pour la quatrième année consécutive, nous vous proposons dix livres incontournables pour comprendre, découvrir, rêver ce pays mosaïque. Un choix éclectique pour traverser l'automne, des romans bien sûr, mais aussi des récits, des enquêtes, pour saisir les soubresauts d'une Amérique à la croisée des chemins.

America

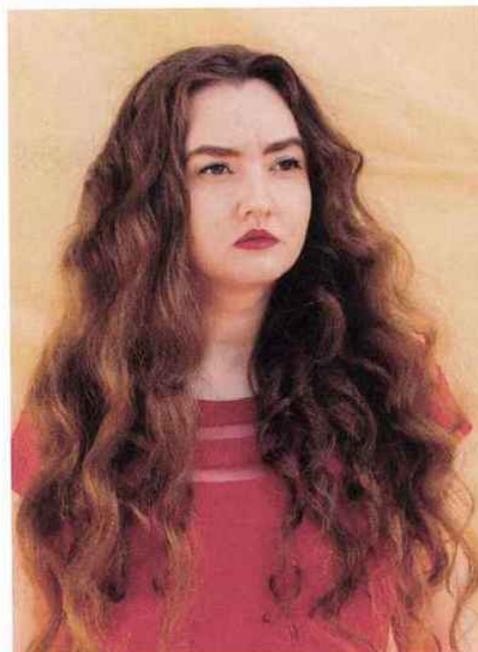
L'AMÉRIQUE COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS LUE

Automne 2020



BETTY

Tiffany McDaniel

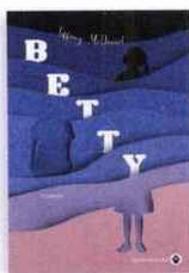


Inspirée par l'histoire de sa mère, métisse née d'une mère blanche et d'un père cherokee, Tiffany McDaniel s'empare avec force du thème des violences faites aux femmes et aux minorités raciales. Et signe avec *Betty* un réquisitoire implacable contre les démons qui hantent l'Amérique.

Il existe des romans sublimes qui vous laissent dans un état de sidération et vous entraînent vers des hauteurs insoupçonnables. C'est le cas de *Betty*, de Tiffany McDaniel, qui remporte à l'unanimité le prix America 2020. Grand livre sur le racisme ordinaire. Grand livre sur la condition des femmes. Grand livre sur les abus sexuels et le déni. Grand livre sur l'éducation. Grand roman, magistralement écrit et qui, tout au long de ses sept cents pages à la musique obsédante, raconte la vie quotidienne d'une gamine haute comme le fusil de son père dans l'Amérique profonde.

Betty, tout le monde l'appelle « la petite Indienne » parce qu'elle a la

peau brune. La peau des Indiens cherokees. Mère blanche (« si belle que les miroirs se lamentaient en son absence »), père indien (descendant de grands guerriers parqués par leurs vainqueurs dans des camps, qui survit en racontant à ses enfants les légendes de son peuple). Betty grandit entre sept frères et sœurs dont beaucoup mourront dans leur prime jeunesse. Mais à lire leur histoire, on se demande si ce sort n'est pas plus doux que la vie qui leur a été réservée. Il faut dire que l'arbre généalogique de cette famille a des racines pourries et des branches brisées. Peut-être parce que, dans ce coin perdu de l'Amérique rurale, ce sont les mères qui poussent les filles dans le lit de leur père. Plus tard, quand



America

L'AMÉRIQUE COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS LUE

Automne 2020

viendra l'heure de rendre des comptes, elles se justifieront toutes de la même manière, en disant seulement ceci, qu'on leur a appris à répéter : « Ça arrive dans toutes les familles. »

Les secrets, les tabous, les félures et le déni, tout cela finit, avec le temps, par faire que les membres unis d'une famille aimante deviennent des étrangers les uns pour les autres. Alors, pour s'en sortir, la petite Betty écrit. Des histoires de soleil et de boue, qu'elle enterre dans des bocal au fond du jardin. Sa fille, Tiffany McDaniel, a déterré ces histoires. Elle pose, aussi, les bonnes questions : « Comment survit-on quand les personnes censées nous protéger le plus

*« Comment survit-on quand
les personnes censées nous protéger
le plus sont justement les monstres
qui nous déchirent ? »*

sont justement les monstres qui nous déchirent et nous mettent en pièces ? » Ajoutons celle-ci, qui saisit le lecteur à la gorge : quand nous sommes témoins de quelque chose de terrible, que nous arrive-t-il si nous ne faisons rien, si nous ne disons rien ?

Roman initiatique qui célèbre le pouvoir réparateur des mots, livre sur les mystères de l'enfance et la perte de l'innocence, *Betty* est aussi un réquisitoire implacable contre les démons qui hantent l'Amérique. Les violences faites aux femmes, hier comme aujourd'hui, mais aussi le racisme à l'égard des Indiens et des métis. Ici, les deux

sont liés. Sans doute parce que, nous apprend Tiffany McDaniel, la société cherokee est matriarcale : ce sont les femmes qui sont à la tête de la famille et jouent un rôle prédominant. Voilà ce dont Betty devra tenter de se souvenir dans un monde, l'Amérique des *sixties* et des *seventies*, où préserver sa culture est devenu d'autant plus difficile que se met en branle le rouleau compresseur de la standardisation américaine – blanche, chrétienne et pas franchement démocrate.

Après des années d'errance, la famille de Betty finit par s'installer dans un petit village situé aux confins de l'Ohio, du Kentucky et de la Virginie-Occidentale, dans une maison dont on murmure qu'elle est maudite. Porté par une écriture tantôt sobrement poétique, tantôt lyrique, *Betty* est aussi un hymne à la terre. Cette terre qui nous parle et que nous devons tout simplement apprendre à écouter si nous voulons vivre libres. C'est aussi une célébration des invisibles de la société américaine, ceux que l'on appelle encore les « bouche-trous ». On y trouve des personnages secondaires fascinants : les deux sœurs de Betty, bien sûr, mais aussi le garçon qui voulait voler, la femme sans visage ou encore la prostituée des sables mouvants... bref, tout un monde observé par cette petite Indienne haute comme le fusil de son père et qui comprend mieux que personne le lien terrible qui unit le sauvage et le civilisé. *Betty* est un éblouissement. Je prends les paris : un futur classique de la littérature américaine. *

F.B.
*Gallmeister, traduit
par François Happe*



Décembre 2023

PARLER AUX ARBRES

Il en faut de l'énergie pour croire en ses rêves quand on est une petite indienne, différente de ses copains et rejetée. Betty, dont «la peau ressemble au jardin après la pluie» est la sixième enfant d'une famille au papa Cherokee. On la suit sur 720 pages qui se lisent avidement tant sa plongée dans la nature et sa poésie nous

réconcilient avec l'humain. Malmenée, victime d'injustice, témoin d'horreurs, elle survit grâce à son grain de magie. Elle parle aux rivières, observe les feuilles se transformer en ailes d'oiseau, trouve des réponses en regardant la lune. Une nouvelle édition collector de ce sublime roman empli d'émotions.

Betty de Tiffany McDaniel,
éd. Totem.

